

43e ANNÉE. N° 2. 1er FÉVRIER 1900.

LA RELIGION

(Voir la *Revue* de novembre 1899)

Nous voulons le prouver, le Pape confirmait les élections des Inquisiteurs et presque toujours et directement il les nommait ; il y avait évidemment coopération et approbation de l'église romaine, tout se faisait en son nom.

Les autorités laïques ne pouvaient exiger que les inquisiteurs rendissent compte de leurs actions, cela est écrit dans le bullaire ; il y est dit, positivement, qu'ils ne dépendent que du Saint-Siège.

On nous répond bien que le pouvoir civil seul infligeait le châtiment l'église ne faisant pas exécuter les sentences d'exécution prises contre les hérétiques, mais on ne nous avoue pas que ces condamnés étaient envoyés au pouvoir civil par l'église.

Dans le guide des inquisiteurs, *Directorium inquisitorum*, approuvé par le pape Grégoire XIII auquel il est dédié, il est dit du reste : « Si les magistrats civils différaient trop l'exécution (à mort) des criminels (livrés par l'inquisition), il faudrait les regarder comme fauteurs des hérétiques et poursuivre comme tels, ceux qui se rendraient coupables d'un aussi grand crime ».

Voici un point important prouvé avec évidence : Les inquisiteurs interrogeaient les malheureux suspects qu'ils cherchaient eux-mêmes pour en tirer des aveux et savoir si la croyance de l'église était bien celle qu'ils préconisaient; ils leur infligeaient des tortures sans nom et la condamnation était la suite de ces actes indignes. Ces questionneurs, l'œil sec, assistaient ensuite aux auto-dafé de leurs victimes que le feu des buchers consumait lentement; bourreaux ils avaient l'air de ne pas l'être tout en coopérant avec activité à tout ce qui se faisait.

Au XIII[e] siècle, sous Grégoire IX, le tribunal de l'inquisition fut fondé et ce souvenir nous revient comme un mauvais rêve, comme un cauchemar de sombres terreurs. A Toulouse, le légat du Pape, le cardinal romain de Saint-Ange dans le célèbre concile de 1229, établit une inquisition régide qui dépendait des chefs de diocèse; les évêques sous la présidence du légat papal, firent seize décrets pour rechercher les hérétiques et les exterminer.

Fleury nous dit : « Le pape Grégoire, plein de zèle, ne trouvant pas que les évêques agissaient assez sévèrement à son gré, attribua trois ans après, aux seuls religieux de Saint Dominique, le tribunal de l'Inquisition ».

En Italie et en Espagne, ce nouveau genre de tribunal sévit avec rage, plus qu'en France, mais il fut bien créé à Toulouse où il commença ses œuvres. « En Espagne, la terreur que cette juridiction jette dans les esprits est si grande, relate Fleury, que dès qu'une personne a prononcé ces paroles : « De la part de la Sainte-Inquisition, aucun voisin n'ose murmurer; le père livre ses enfants et le mari sa femme ». Remarquons bien que Fleury est un historien catholique, dévoué à l'Église.

L'Église dispensait les chrétiens de tout devoir envers les hérétiques, en quelque lieu que ce fut; le III[e] concile de Latran l'avait déclaré et aussi Navarra, Suarez le jésuite, Cajetan et bien d'autres théologiens approuvés par les Papes et les évêques. Tous prêchaient hautement et enseignaient que les gens les plus consciencieux étaient ceux qui s'étaient fait une obligation stricte de dénoncer le péché d'hérésie. L'Église reconnaissait vrai cet axiome de morale : que les époux devaient mutuellement se dénoncer, leurs enfants de même, sans égard pour leur père et leur mère.

On admettait sans difficulté cette affreuse doctrine que les amis, les parents, que tous les chrétiens fussent transformés en espions pour remplir les géoles, les in-pace, faire brûler qui n'allait pas à confesse ou émettait un doute sur telle pratique ordonnée par l'Église.

Fleury nous dit : « On met les prisonniers dans un affreux cachot, ils y demeurent pendant plusieurs mois sans être interrogés et on attend qu'ils déclarent eux-mêmes le sujet de leur emprisonnement et qu'ils soient leurs propres accusateurs, car jamais on ne leur confronte de témoins... Quand il

n'y a pas de preuves contre l'accusé, on le renvoie après une longue prison, mais il perd toujours la meilleure partie de son bien qui est consumé aux frais de l'inquisition. Le secret de la procédure est gardé si étroitement qu'on ne sait jamais le jour destiné à prononcer la sentence. Ce jugement se fait pour tous les accusés une fois l'année, en un jour choisi par les inquisiteurs ».

Nous l'avons déjà établi, l'inquisition espagnole (sans compter les personnes incarcérées qui, relâchées ont perdu les trois quarts de leur bien) a condamné plus de 350.000 personnes, pour la péninsule ibérique seule.

Aprés avoir torturé les hommes de conscience qui tenaient à leur foi (celle qui s'était faite au nom de l'étude et de la raison) et lorsque l'Inquisition ne pouvait les soumettre à l'aide d'une apostasie, elle les brulait vifs.

Les apostats qui avaient imploré leur pardon étaient destinés à la prison perpétuelle; ou bien on les dépouillait complètement de leur avoir, ou bien on les flétrissait à jamais en marquant leurs habits d'une croix rouge avant de les mettre en liberté.

Les rois espagnols nommant les grands inquisiteurs de leur royaume, fesaient de ce tribunal une institution politique et non religieuse, prétendent les défenseurs du catholicisme. L'Église n'est pas responsable des crimes que l'Inquisition espagnole a pu commettre, répètent en chœur tous les journaux ultramontains.

Ce que n'ajoutent pas ces Croix et ces journaux embrigadés, c'est que le Saint-Siège devait accepter ce grand Inquisiteur et ratifier sa nomination; puis ce qui se passait en Espagne avait de même lieu en Italie, exactement, car les canons des conciles approuvés par ces mêmes souverains pontifes, servaient de règle quant aux lois funestes que l'Inquisition péninsulaire appliquait dans les états du pape.

D'Esparrago, archevêque de Tarragone en Espagne et ses évêques suffragants, reçurent, le 26 mai 1232, un bref du pape Grégoire IX; il commençait par un exorde pompeux et puis : « il les exhortait à s'opposer aux progrès de l'hérésie en recherchant eux-mêmes, ou en faisant rechercher par les moines prêcheurs et par d'autres personnes, les hérétiques ».

Dans l'*Histoire de l'Inquisition*, ch. 3, art. 1er, « le Pape envoya le 30 avril 1225, des notes pour l'instruction des inquisiteurs espagnols, avec recommandation d'exactement s'y conformer. »

Les ultramontains défenseurs du Saint-Siège n'ajoutent pas que cette Inquisition infernale, cruelle à l'excès, encouragée par la papauté qui applaudissait à ses exploits, usa et abusa de sa puissance à laquelle les pontifes romains par leurs bulles consécutives avaient donné une envergure inouie dans le monde entier.

Dans D. Llorente, et Lavallée, etc., on peut lire les bulles de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alevandre VI, qui concernent les lois et règlements de l'inquisition espagnole; au chap. III, t. Ier des œuvres de D. Llorente, nous lisons :

« Que les décrétales des papes adressées aux inquisitions d'Espagne, ont force de loi dans les procédures ». Comment, après ce fait brutal les ultramontains peuvent-ils soutenir la non responsabilité papale? Mais ce sont eux qui, par leurs bulles, ont sanctionné les sévérités ou plutôt les crimes et les cruautés tendencielles de l'Inquisition en général, en lui imposant ses lois et ses coutumes arbitraires.

Jamais l'appui des pontifes catholiques n'a manqué aux tortureurs de consciences, soit en Italie, soit dans toute la chrétienté.

Le pape Sixte IV, soutien avéré du Saint-Office, voulut en 1473, pour terminer les conflits de juridiction entre les inquisiteurs et les évêques espagnols, soumettre les inquisiteurs au Saint-Siège, c'est-à-dire les *rendre indépendants des évêques*. Ce fut là le point de départ de leur puissance absolue dans l'avenir.

A Brescia, les magistrats indépendants de par leur conscience et le droit civil qu'ils représentaient, tentèrent de mettre un frein à la rage des inquisiteurs qui sévissaient avec furie contre les prétendus sorciers et contre les hérétiques; ces sévices graves les effrayaient.

Dans Raynaldi nous lisons que le Pape Innocent VII intervint à l'aide d'une bulle foudroyante; il y excommuniait les magistrats de Brescia s'ils continuaient leur opposition au regime imposé par les inquisiteurs; *ipso facto*, ils devaient exécuter toutes les sentences qui leur seraient signifiées, car leur vie et leurs biens pouvaient leur être enlevés, s'ils continuaient à être indépendants.

Ces magistrats obéirent en laissant brûler les innocents. Aveuglés par leur capricieuse puissance, les papes en décidaient ainsi. Le « Perinde ac cadaver » fut la règle.

Innocent III écrivait au roi de France Philippe-Auguste : « Contraignez en vertu du pouvoir que vous avez reçu d'en haut, les comtes et les barons à confisquer les biens des hérétiques, et usez d'une semblable peine envers ceux de ces seigneurs qui refuseront de les expulser de leurs terres ». (Innocent III, liv. VIII, ep. 79).

De même, dans l'Histoire de l'Inquisition, t. 1, p. 49, don Llorente écrit : « Honorius ayant décrété une constitution contre les hérétiques de l'Italie, réussit à lui faire donner force de loi civile par l'empereur Frédéric II.

Le roi de France écouta le pape Innocent III, puisqu'il permit la croisade contre les Albigeois et c'était beaucoup trop; seulement il ne céda pas entièrement à ses instances réitérées et passionnées.

Ce sont là des faits incontestables, des actes émanés du Saint-Siège, positifs et précis et reposant sur des pièces authentiques. On n'ose point mettre leur exactitude complète en doute et cependant, voici les choses énoncées par les ultramontains pour défendre l'Inquisition et s'en faire les apologistes en imaginant que ces hommes de progrès au XIIIe siècle, les *inquisiteurs*, avaient établi ce tribunal *paternel* pour civiliser et moraliser les hommes!! Ils ont dit :

« Si plus tard l'Inquisition devint un instrument de terreur, il faut en accuser la puissance temporelle et non les papes qui ne s'y prêtaient qu'à regret, et c'est exactement ce qu'ont fait Innocent III, Honorius III, Grégoire IX, Boniface VIII, qui vécurent au XIIIe siècle, exhortant à la douceur les gouvernements et les princes ».

Nous tirons ces affirmations mensongères, bien caractéristiques, de *Considérations sur la science*, p. 195, appendice KK.

Pour établir à l'aide de pieux mensonges que l'Église n'est pas complice des crimes du Saint-Office, que la rigueur des tribunaux qu'ils dirigeaient n'est pas l'œuvre des papes, il serait utile, avant tout préliminaire, de brûler le *Bullaire* et les *décrétales des papes*. Là, d'une manière positive et claire, cette complicité est plus que prouvée.

Dans *Decretales dominî papæ. Grégoire IX. Lugdini*, 1510, *folio* 456. Nous lisons que ce pape écrivait dans ses décrétales : « On doit avertir les pouvoirs séculiers, et au besoin les forcer à jurer qu'ils travailleront sincèrement et de toutes leurs forces à exterminer tous les hérétiques... Si un seigneur temporel refuse, qu'il soit frappé d'excommunication ». Grégoire IX n'engageait donc pas les princes à la clémence, il ne voulait pas adoucir leurs mœurs, puisqu'il fut l'un des fondateurs des tribunaux du Saint-Office, qualifiés de *paternels*, par les ultramontains du passé et par ceux qui, actuellement, ne voient que par le Jésu romain.

Les actes les plus incontestables, les plus précis d'après l'histoire, prouvent donc le contraire de ce qu'affirment les turiféraires de ce triste passé, ils infirment leur impartialité ; en voici un exemple frappant et parlant, tiré d'une decrétale de Boniface VIII, donnée à Rome en 1295 : « Afin, dit-il, que les affaires de l'Inquisition, contre la méchanceté hérétique, puissent prospérer à la gloire de Dieu, nous requérons les pouvoirs séculiers et les seigneurs temporels d'obéir à l'évêque diocésain et aux inquisiteurs... *L'appel est expressément refusé aux hérétiques* ».

« Les inquisiteurs étaient des hommes de compréhension et d'amour », disait avec une inconcevable admiration en 1841, l'*Espérance de Nancy* ; il en est de même en France, en 1899, pour toutes les *Croix* qui s'y impriment.

Et l'Espérance continue ainsi : « Les doux inquisiteurs n'apportaient au

monde qu'un ardent désir d'éclairer ceux qui avaient besoin de flambeau »! (pour les mieux rôtir).

En novembre 1841, l'*Univers* approuvait ce langage et le reproduisait; les *Croix* qui pullulent en France et les catholiques qui les lisent, admettent ces louanges anti-véridiques, cette apologie sublime du ridicule, dans laquelle les écrivains libres trouveront certes à railler amplement.

« A Rome, dit M. de Saint Chéron (T. 1, p. 289, dans *Histoire de la Papauté*), on éleva des auto-dafé, dans toutes les formes, devant San-Maria-Alla-Minerva ». Aussi comment railler les apologistes de ces doux inquisiteurs, puisque les faits historiques remplissent cette fonction en établissant qu'une terrible responsabilité appert aux papes, à l'Eglise et à tous leurs apologistes enregimentés qui les veulent laver de leurs souillures?

L'*Historien de Thou* raconte que le Sénat de Venise, en 1256, livra plusieurs de ses illlustres citoyens au pape Pie V, qui avait ordonné que tous les hérésiarques lui fussent menés à Rome pour les livrer aux bourreaux; le dernier des supplices y fut appliqué à Carnechi, un intime du duc de Toscane, Cosme de Médicis; le Vénitien Jules Zanetti y fut de même brûlé par le Saint-Office, aussi l'hérétique Paléanius qui, au XIV^e^ siècle, fut considéré comme l'un des meilleurs écrivains de cette époque.

Paléanius avait avancé ce fait « qu'il y avait du bon dans Luther et du mauvais dans l'Inquisition ». Sa parole mesurée, autorisée, lui mérita de périr par le feu et cependant elle exprimait d'une manière concise, la simple vérité.

Rappelons qu'en 1600, Giordano Bruno, le célèbre philisophe fut brûlé sur une place de la ville des papes, sur les ordres de Sixte-Quint et de ses inquisiteurs.

Le français d'Aubigné, dans son *Histoire Universelle*, rappelle que Sixte-Quint, avec chiffres à l'appui, a sur la conscience quatre mille têtes tranchées par ses ordres.

Le Pape Pie V fit tirer le canon au château Saint-Ange et chanter le *Te Deum* à Saint-Pierre de Rome, sitôt l'affirmation reçue des massacres de la Saint-Barthélemy qu'il avait suscités et, certes, ce ne fut pas l'œuvre de Charles IX, roi adolescent, mais celle de ce pape endiablé.

Avant cette épouvantable boucherie, le Saint-Père écrivait au Souverain du royaume de France, pour l'exciter; cela est authentiquement prouvé: « Qu'il devait massacrer ces scélérats d'hérétiques, afin de plaire à Dieu, qui préfère à toutes choses que l'on persécute ouvertement les ennemis de la religion catholique, et qui a puni Saül parce qu'il n'avait pas mis à mort le roi des Amalécites ».

Après la mort de ce Pape sanguinaire, de ce doux serviteur du Dieu

d'amour et de pardon, il y eût un pieux échange entre Grégoire XIII et Charles IX ; ce dernier envoya au successeur de Saint-Pierre la tête de l'amiral de Coligny, trophée superbe et magnifique, et le Pape, par son légat, Havius Orsini, fit remettre à ce misérable monarque une épée qu'il avait bénite ; il lui présentait ses saintes félicitations.

Dans les archives du département du Rhône, bibliothèque du roi, se trouve, datée de septembre 1572, la lettre suivante de *Mandelot* au jeune Charles neuvième : « J'ai reçu aussi, Sire, la lettre qu'il a plu à votre Majesté m'écrire, par laquelle elle me mande d'avoir été averti, qu'il y a un homme qui est parti de par delà, avec la tête qu'il aurait prise dudit admiral, après avoir été tué, pour l'apporter à Rome... »

De Potter, t. VII, p. 336, dit que dans la salle des rois, au Vatican, on peut voir les scènes principales des massacres de la Saint-Barthélemy, que Grégoire XIII fit peindre pour en éterniser la glorieuse et triomphale mémoire. Quelle belle époque et quelles belles âmes, parmi ces maîtres de peuples, tous parjures et plus carnassiers que des fauves, qui tuaient en se signant, pour la grande gloire de l'Eternel !

En 1843, M. le comte de Falloux (qui devait, en 1850, faire voter sa fameuse et néfaste loi sur l'instruction secondaire), affirmait au Congrès scientifique d'Angers, cette thèse odieuse et ridicule : « Que la papauté n'était pas complice du meurtre de 35.000 Français, au son de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois » ; cela est tout au long dans un mémoire que nous avons lu dans *Le Correspondant*, t. IV, p. 145.

Cette thèse de de Falloux est condamnée par les lettres du Pape à Charles IX, avant et après le crime de la Saint-Barthélemy, lettres que nous avons citées, aussi par les peintures du Vatican et les médailles qui, à cette occasion; furent commandées et exécutées à Rome.

C'est un simple malentendu, se sont écriés les ultramontains de la Lorraine nancéenne : « On a coutume de se faire une arme des actions de grâce, disent-ils, chantées à Rome, à la réception de la nouvelle du massacre. Rien de plus simple cependant que ce *Te Deum*, puisqu'il reposait sur un malentendu qui fut d'abord général en Europe, diplomatiquement informée de la découverte et de la répression d'une conspiration. Cette nouvelle, officielle, quoique fausse, n'avait rien d'improbable. »

Cet aveu d'un *malentendu diplomatique* doit être enregistré exactement :

1° Comme la bonne foi du comte de Falloux, après celle des Papes ;

2° Comme ce malentendu ! les lettres des Saints Pères Pie V et Grégoire XIII ;

3° Comme ce malentendu diplomatique ! les tableaux de la salle dite des rois, au Vatican

4° Comme ce malentendu! les médailles commémoratives tirées à la Cour romaine;

5° Comme cette tentative diplomatique bien malentendue, celle du *Jésu*, qui fait dire par le célèbre linguiste Lenormand ce néo-catholique, en pleine Sorbonne à Paris, que la *Saint-Barthélemy fut une rigueur nécessaire.*

Rigueur nécessaire, et cela se dit froidement et scientifiquement!

Il faut, en vérité, des préjugés inconcevables pour avoir horreur d'un fait historique détesté et abominable, que *nécessairement* on *devra renouveler* pour plaire à Dieu et à la politique des faux serviteurs de Jésus.

Pour tuer ces préjugés il faut chez les intellectuels et les critiques exécuter des coupes sombres semblables à celles qu'annuellement on opère dans les forêts nationales.

*
* *

Sans insister par de nouveaux traits sur le fanatisme ultramontain, déclarons que, dans le bréviaire romain, il est écrit que Saint-Ferdinand fut canonisé pour avoir consumé les hérétiques, en alimentant lui-même les auto-da-fé avec du combustible. Ce saint là est offert comme modèle aux véritables serviteurs de l'Eglise romaine.

Oui, pour être canonisés, grillons nos semblables avec méthode et un un zèle spécial.

Après, nous mourrons, cela est fatal et dans l'au-delà, qu'adviendra-t-il de nous?

Si comme bons catholiques nous eûmes la foi du charbonnier, si le prêtre nous enseigna qu'aussitôt notre décès les Anges et les Archanges nous mettraient en face de l'Eternel et si le fait a lieu ainsi, nous le répétons : Comme Dieu respecte le libre arbitre et la conscience humaine, en conséquence, il dira à ces nouveaux venus, avec Jésus son Messie qui recommanda l'amour du prochain, la pure charité et l'esprit de justice comme objectif divin :

« Le violent, le bourreau de ses frères en humanité, le dépravé sans morale qui érigea la dénonciation comme règle sacrée, en torturant ses parents et ses amis, en détournant l'âme humaine du droit sentier, doit revenir à l'école de ses professeurs en assassinats religieux et politiques: adressez-vous donc aux saints Pontifes romains, les grands cieux n'ont pas une place pour vous et revivez sur la terre d'épreuves, pour évoluer ». (*Les Esprits instructeurs.*)

Semblablement les esprits avancés et spiritualisés ne guideront pas l'être sans entrailles qui fut sans pitié pour ses frères incarnés, sans abri et sans pain A l'inquisiteur, ils répondront dans l'au-delà : « Faux disciples du

Jésus qui voulait qu'on fut doux et miséricordieux, qu'on oubliât les injures et rendît le bien pour le mal, qu'on aimât son frère en humanité en ne lui faisant point ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, revenez à l'atelier terrien pour apprendre à ne plus être des hommes à l'aberration pro, fonde, pleins de fiel et de l'étrange folie du crime. Contempteurs du savoir, du génie qui révèle les choses voilées divinement, allez et faites-vous un bagage supérieur, en harmonie avec la véritable fraternité, avec la sainte solidarité, puis vous reviendrez.

« Persécuteurs, soyez persécutés ; responsables de vos actes, moralisez-vous, idéalisez-vous ». (*Esprits instructeurs.*)

Tout acte, en effet, réfléchit fatalement une image de cet acte en notre esprit qui l'enregistre ; telles images, telle intellectualité et telle spiritualité. Tout se retrouve dans notre Karma et après notre séparation du corps, nos guides lisent couramment dans ce livre indélébile.

En vue de cet objectif inéluctable, soyons les adversaires déterminés de l'hypocrisie, de la discorde, de l'envie et de l'égoïsme ou sinon, Parabrahm et ses fils évolués, qui sont l'ordre et la raison même, nous exileront sur des sphères inférieures.

De notre terre nous pouvons faire un monde supérieur, très élevé dans la hiérarchie des mondes, si nos actes sont en harmonie avec le but que l'Eternel nous assigne.

***

La papauté, nous le savons, n'a rien désavoué de son passé orageux, plein de ténèbres.

Par contre, les savants autorisés des deux mondes affirment l'éternité de la vie de l'esprit. Ils pressentent qu'une question supérieure doit être posée, celle d'une croyance nouvelle, établie à l'aide de la véritable méthode scientifique. En vérité ces savants sont le noyau de l'église future universelle, ils sont les serviteurs du troisième temple.

Nous en avons la certitude, la partie saine du clergé ancien et les sectateurs éclairés de tous les cultes religieux adhéreront à l'universalisation d'une croyance spirito-scientifique qui, sans intolérance et sans parti pris, tendra à l'unité.

Tout le fait prévoir, cette unité sera résolue avant la fin du XX^{e} siècle ; alors le savoir humain, établi selon la méthode préconisée par *Strada*, celle qui est « la connaissance des lois générales nécessaires pour arriver à la certitude », se sera documenté ; comme L'Esprit et la pensée humaine aspirent à cette certitude et doivent acquérir le criterium ou le contrôle dernier et infaillible qui l'y fige, le savoir de l'homme concrètera cette unité

de croyance. Nous aurons véritablement une église nouvelle et universelle.

Sur notre sphère jadis si tourmentée, les épreuves devenues plus douces inciteront l'homme à triompher des ferments de haines internationales; après il écrasera l'égoïsme et le remplacera par de généreuses solidarités. Enfin, après avoir rendu les guerres impossibles il réalisera d'autres biens sociaux et moraux et entre autres : la disparition du lupanar cette plaie hideuse de nos cités; la destruction définitive de la concurrence effrénée que le capital alimente aux dépens du travail honnête et à sa place il créera l'*union du travail, du capital et du talent*, ces facteurs essentiels de la prospérité et de la paix.

Fatalement et logiquement, notre sphère se sera élevée dans la hiérarchie des mondes habités et supérieurs.

Les esprit des grands précurseurs, des éducateurs d'humanités, celui des prophètes et des christs inspirés nous auront visités, leur génie illuminera nos actes. Le règne de Dieu, bien réel, existera sur la terre comme dans le ciel, la volonté de *Parabrahm* ou du *Père* sera faite.

La théologie spirite et spiritualiste étant ainsi déterminée autant que nous avons pu le faire, par ce long travail des *Réflexions philosophiques*, et de nos commentaires sur *La Religion*, nous avons un autre objectif que voici : Donner les noms des véritables investigateurs spiritualistes et citer à l'appui des passages de leurs œuvres.

(*à suivre*) P.-G. LEYMARIE.

RECHERCHES PSYCHIQUES DANS LE MONDE DES ESPRITS

BRILLANTE DISCUSSION SUR LE MÉMOIRE ET LA POSSIBILITÉ DU RETOUR DES ESPRITS.

Par le prof. CH. DAWBARN de la Californie.

Le professeur Ch. Dawbarn, engagé dans une nouvelle polémique au sujet de sa théorie des vibrations avec Miss Lilian Whiting, a adressé au journal *The coming age* (L'âge futur), l'organe de cette dernière, l'article ci-dessous reproduit *in extenso*, dans lequel il expose de nouveau ses vue avec une lucidité d'argumentation, qui est de nature à ébranler les convictions les mieux établies.

Miss Lilian Whiting est l'auteur bien connu de deux ouvrages qui lui ont

acquis un nom dans le monde spiritualiste. L'un *The world beautiful* (Le monde beau), dépeint le monde d'une manière attrayante et le revêt de pensées si nobles et si élevées qu'on ne peut s'empêcher de s'y attacher et de l'aimer ; l'autre *After her death* (Après sa mort) est l'histoire d'un été et résume dans quelques pages où la belle âme de l'écrivain se montre toute entière, les révélations que lui a faites son amie Kate Field sur le monde des Esprits, dans ses apparitions nombreuses sur terre. C'est ce dernier ouvrage qui a provoqué la controverse entre elle et le philosophe de la Californie. Comme tous ceux qui ont trouvé leur idéal dans la doctrine émise par les propagateurs des phénomènes spirites, Miss Lilian Whiting ne peut se résigner *æquo animo* à voir s'écrouler le monument qu'elle a édifié à la mémoire de son idole et s'est rangée pour combattre *pro aris et focis*, sous la bannière des Hudson Tuttle, Lyman Howe, Sargis, Babbitt et tant d'autres :

« Le point en litige entre Miss Whiting et moi, dit le savant professeur, n'est pas du tout le fait du retour des esprits que je ne conteste nullement, mais ce sont les lois et les limites qui règlent ces phénomènes qui font l'objet de notre controverse. Tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent sur ce sujet eût été sans fruit, si le lecteur croyait qu'en effet je nie la possibilité du retour des Esprits, avec des médiums aussi impressionnables que Miss Whiting et Mrs Piper, et tant d'autres tout aussi remarquables qui m'ont donné des preuves fréquentes et irrécusables durant les trente années que j'ai consacrées à fouiller dans les mystères de la vie humaine de l'authenticité de ces phénomènes.

Il est vrai que je ne me suis pas attaché, comme l'investigateur psychique le Dr Hodgson, à découvrir la fraude et à dénoncer les délinquants; mon rôle est celui d'un modeste élève à la recherche des lois sous lesquelles les esprits peuvent se manifester aux mortels, et du lieu où l'esprit et l'humain doivent forcément se rencontrer dans le « pays des brumes ». Je prie donc Miss Lilian de me considérer comme un fervent croyant des phénomènes qu'elle déclare avoir obtenus avec sa bien-aimée Kate Field et j'ose espérer, qu'elle ne trouvera pas désobligeant de ma part, si je me permets d'analyser ses expériences avant de les accepter comme prouvant tout ce qu'elle leur attribue.

D'un côté de la vie, c'est-à-dire sur cette terre, se trouve Lilian et de l'autre côté dans le monde invisible, l'esprit Kate. Qu'ils puissent se rencontrer nous ne le contestons pas. Mais où à lieu cette rencontre? Ce n'est pas dans notre vie quotidienne, cela est certain ; car l'organisme actuel de l'esprit Kate est invisible et intangible à nos sens physiques. L'attestation de la présence de l'esprit, dans une circonstance particulière quelconque, faite par Lilian ne pourrait constituer, devant un tribunal de justice, une évidence légale, et il y aurait même des milliers d'esprits qui viendraient témoigner en sa faveur, que cela ne pourrait en

rien modifier l'opinion des juges. Tout investigateur consciencieux est d'accord sur ce point et quoiqu'un grand nombre aient encore un bandeau sur les yeux, on peut produire certains indices que le sceptique est à la longue forcé d'accepter comme un fait probable de la rencontre de Lilian avec son amie Kate.

Mais encore une fois, nous nous demandons où elles se sont vues. Ce n'est pas dans la salle des séances où nous rencontrons la voyante. Afin d'obtenir une réponse raisonnable à notre question sur ce fait de géographie mystique, nous concentrerons tous nos efforts et nous fouillerons un peu plus loin dans les prétendues preuves qu'on allègue pour nous convaincre que l'esprit Kate est réellement en conversation avec son amie Lilian.

Nous constatons que la mortelle se trouve subitement connaître certains faits dont elle était absolument ignorante auparavant. Je laisserai à dessein, en dehors, les phénomènes qu'on explique ou plutôt qu'elle prétend expliquer par la télépathie, et je n'envisagerai dans cet article que les preuves les plus satisfaisantes du retour des esprits, tels que celles, par exemple, qui ont été données par des investigateurs sérieux et infatigables qui, pendant près de vingt ans, ont joué le rôle d'anges gardiens auprès de la célèbre Mme Piper. J'accepte, comme vraie, l'allégation de Miss Lilian prétendant que le renseignement qu'elle a obtenu émane bien de l'esprit et de son identité. J'irai même plus loin et j'admettrai comme évident que l'esprit a conservé, dans une certaine mesure, le souvenir de plusieurs incidents de sa vie terrestre. Et bien que mes critiques, y compris Lilian, m'aient accusé ainsi qu'il est est prouvé par certaines expressions relevées dans leur contexte, de nier le fait de la possibilité du retour des esprits, je puis affirmer à mes lecteurs qu'ils se trompent. Je n'ai jamais avancé ni cru semblable chose. Ce que je prétends être une éternelle vérité, c'est que le souvenir se perpétue dans le plan de sa propre vibration, et qu'il ne peut avoir d'existence ailleurs, ni pour l'esprit ni pour le mortel. Mais, pour la clarté du sujet, je crois utile de donner à mes lecteurs quelques explications préliminaires avant de discuter la signification et l'interprétation des phénomènes psychiques qui ont eu lieu dans la rencontre de Lilian avec l'esprit Kate.

L'élève en psychométrie a été à même de se convaincre que la nature conservait dans son milieu l'impression des divers événements de la vie et qu'un psychomètre expérimenté pourra y retrouver quand il voudra, la page où ces faits sont enregistrés. Pour éviter de nous égarer dans le vaste champ de l'histoire naturelle, nous nous bornerons, autant que possible, à la méthode même que suit la nature qui conserve telle partie de son journal concernant les incidents de la vie humaine. L'homme réel est l'immortel ego qui, pour les desseins de son passage sur terre est enveloppé dans une agrégation de molécules nommée « Corps » et à l'aide duquel il poursuit

son chemin au milieu des ténèbres spirituelles qui l'entourent de toutes parts sur la planète qu'il habite.

Néanmoins il conserve certaines forces, certains privilèges qui sont inhérents à sa nature; je ne m'arrête pas ici pour le prouver, car le temps n'est plus où l'homme se croyant être une simple manifestation de la matière, et rien de plus, pouvait prétendre obtenir audience d'esprits intelligents.

Quel que soit le but que se propose la nature, il y a lieu de constater cette vérité, c'est que l'Ego acquiert ses connaissances et tout ce qui en résulte, des divers incidents de sa vie terrestre. Ces connaissances sont acquises et enregistrées à la fois par nos sens physiques et dans chaque cas par la vibration des molécules. Prenons un exemple et ne considérons qu'un seul sens, celui de l'ouïe. Les connaissances que l'Ego possède des tons sont annotées comme des souvenirs issus de vibrations. Chaque ton produit par un certain mouvement vibratoire dans le cerveau mortel est enserré dans une chose acquise par les sens d'après un degré particulier de mouvement moléculaire, soit qu'on donne à l'effet immédiat produit, le nom de bruit ou celui d'accord, ce n'est là qu'une simple question dépendant de ces connaissances. Tel est le système employé par la nature pour la conservation des souvenirs de l'homme mortel; toutes ses connaissances s'acquièrent par vibrations. Elles sont enfouies et rappelées par vibrations et dans ce dernier cas on donne à ce procédé le nom de souvenir.

Je ne doute pas que jusqu'ici le lecteur et Lilian ne soient d'accord avec moi; nous faisons un pas de plus dans l'examen de ces phénomènes. Nous affirmons que le livre dans lequel la nature tient les événements enregistrés n'appartient pas à l'Ego; qu'il n'en a l'emploi que pour le temps présent. Ce qu'il acquiert, comme Ego, de ces connaissances journalières, c'est un état de conscience et rien de plus. Il passe sa vie à se mouvoir parmi ces vibrations, en s'efforçant de s'éloigner des unes et de rappeler les autres. Chaque fois qu'il veut échapper à une vibration, son but est de détruire un souvenir. Mais la nature ne possède pas de méthode pour détruire son œuvre; les atomes qui la constituent, pas plus que les mouvements, ne peuvent être anéantis; sa qualité d'Ego invisible et intangible, supposé même revêtu d'un cerveau mobile ne pourrait pas rappeler des mouvements qui appartiennent entièrement à notre petite planète.

Le fait, que nos sens mortels sont absolument limités par les vibrations de nos atomes planétaires, fera comprendre au lecteur que tout ce que l'esprit qui vit maintenant au milieu d'autres vibrations, peut avoir acquis de sa vie mortelle est un certain état de conscience qui, dans l'ensemble, constitue sa personnalité. Supposons qu'un homme se mette en colère et qu'il jure; ou même qu'il s'abstienne de jurer; dans l'un et l'autre cas il souffrira d'inflammation vibratoire et tuera peut-être quelqu'un. S'il parvient à se soustraire aux conséquences de son crime, il continuera à vivre en s'efforçant vainement d'échapper à un certain souvenir vibratoire qu'on est

convenu de désigner sous le nom de « remords ». Pourtant, cette vibration est éternellement là, mais en passant dans le monde invisible, cette même vibration devient oblitérée pour lui ; car, si même il possédait dans sa nouvelle forme ce que nous appelons un cerveau mortel, il ne pourrait rappeler la vibration mortelle que si l'Ego lui-même revenait à la vie terrestre. Naturellement en commettant son crime, il s'est produit un effet spirituel qui a souillé l'Ego ; mais ce n'est pas là exactement le point qui est à discuter maintenant entre Lilian et moi-même. Je soutiens qu'en sa qualité d'esprit, le mortel d'autrefois ne pourrait pas, toutes autres conditions étant égales, sentir l'ancienne vibration. Ce que j'entends par toutes autres conditions étant égales, va ressortir de ce qui suit.

Au point où nous en sommes arrivés, une tierce personne intervient dans notre discussion et demande une audience. Notre réunion littéraire se composera à présent de Miss Lilian, de l'esprit Kate et de votre humble serviteur ; chacun de nous étant investi du droit de venir devant le tribunal de la vérité et d'exiger une décision.

On m'a dit que mes prétentions scientifiques n'étaient en réalité que des vibrations de lunatique. Ceci est supposé devoir être prouvé par le fait que l'Esprit Kate apporte un témoignage de son habileté à se souvenir de ses connaissances terrestres et qu'elle est en effet chargée d'un nombre considérable de vieux souvenirs qu'on nous offre comme preuve que l'esprit qui vient nous visiter est le vrai Ego mentionné dans l'histoire de la vie mortelle. Ce qu'il y a de remarquable dans ce fait, c'est que je reconnais, sans la discuter, la vérité de ce qui semble être tout d'abord la partie la plus importante des affirmations de Lilian. J'admets que l'esprit Kate revienne sur terre et que le souvenir de ce qu'elle y a fait et dit, dans ses manifestations avec son amie Lilian, puisse être accepté comme véridique, mot pour mot. Puisque la preuve du retour de l'esprit est là, Lilian s'arroge le droit d'affirmer que la mémoire est là aussi.

Le point de ma négation est celui-ci : je soutiens que, d'après une loi de la nature, il était absolument impossible que l'esprit Kate apportât ces souvenirs avec elle. Ils n'appartenaient pas aux vibrations de sa vie d'esprit, de sorte que le contrôle qu'elle pouvait avoir de ses anciens souvenirs était nécessairement limité à ce qu'elle a pu recueillir à son passage dans le « pays des brumes », des vibrations de ses connaissances mortelles.

Nous voici enfin arrivés à la partie la plus importante des prétentions émises par miss Lilian et nous la soumettrons au tribunal de la justice et de la vérité qui décidera en faveur de l'une ou de l'autre. On nous dit que l'esprit Kate affirme absolument qu'elle rapporte avec elle ses anciens souvenirs ; pourtant, si nous citons cet esprit en témoignage, nous constatons que nous ne pouvons ni la voir ni l'entendre. Force nous est donc d'accepter Lilian comme son secrétaire et l'interprète de ses manifestations. Je dois, dès lors, prêter l'oreille à l'esprit Kate et de plus à toutes

les prétentions et à toutes les croyances dont l'âme de Lilian est remplie; mais il m'est impossible de faire la distinction entre les pensées de l'esprit et celles de son amie, Il est un fait digne de remarque, c'est que l'évidence de la présence de l'esprit ne peut même pas être attestée; car ainsi que nous en avons la persuasion, nous autres pauvres pionniers à la recherche des phénomènes psychiques, si l'esprit Kate avait la fantaisie de vouloir prendre un autre interprète, l'évidence que lui attribue son amie Lilian deviendrait confuse et contradictoire de la manière la plus inquiétante possible. En réalité, nous avons acquis la triste expérience que tout ce que les esprits nous ont révélé de plus vrai dépend uniquement et entièrement de la voie par laquelle la manifestion est faite. Il est possible que le médium parvienne à nous donner la preuve qu'elle ne pouvait pas avoir connu le fait présenté comme souvenir par l'esprit; je n'y trouve aucune objection; je démontrerai même la vérité suivante non moins importante dans notre discussion, c'est qu'un esprit qui revient fréquemment sur terre, cite des faits qui ont eu lieu aujourd'hui, comme un témoignage à l'appui qu'il est capable de voir et d'entendre ce qui se passe dans ce monde, au moment même de son apparition. Pourtant l'affirmation que l'esprit Kate possède un cerveau et d'autres organes adaptés à sa nouvelle vie, mais formés de molécules vibrant en dehors et au-delà des vibrations normales des sens de Lilian, demeure incontestée; et de plus, il lui est impossible étant soumise aux vibrations de son état d'esprit de se faire connaître à aucun mortel à l'état normal.

Une autre remarque qu'il ne faut point perdre de vue, c'est que des connaissances enregistrées comme souvenirs dans une ancienne vibration, disons par exemple d'nn million par seconde, ne pourraient d'après aucune loi connue ou supposée de la nature, être répétées parmi des vibrations, disons de cent millions. En outre, en admettant, comme Lilian pourrait le prétendre, que l'esprit Kate ait progressé dans un état de femme plus idéal que sur terre, dès lors un semblable progrès devrait impliquer tout l'organisme de sa forme actuelle. Ses nouveaux sens, travaillant avec de pareilles forces au milieu de pareilles vibrations, enregistrent des connaissances nouvelles et des souvenirs qui ne pourraient nécessairement pas être exprimés au moyen des vibrations limitées à la vie terrestre. Ce sont là des faits dont l'investigateur pourra se convaincre, qui sont basés sur la loi de la nature et que confirment tous les autres médiums du pays qui sont aussi sincères que Lilian elle-même. Je suis donc bien persuadé que le lecteur prendra un intérêt tout particulier à une discussion qui implique l'examen de ses expériences personnelles.

Nous le prions de nouveau de noter ici, non seulement que nous admettons comme fondée la possibilité de retour de l'esprit Kate, mais aussi que ce même esprit a témoigné qu'elle possédait des souvenirs de ses connaissances terrestres. Ce que nous affirmons, c'est que cette manifestation n'est

pas dans son interprétation exacte un souvenir de sa vie d'esprit ; et que la reproduction des détails ne pourrait pas raisonnablement justifier une semblable assertion. En premier lieu, il est bien certain que les deux amies ne peuvent pas se rencontrer, l'une en sa qualité d'esprit normal, c'est-à-dire avec tous les attributs de sa vie spirituelle, et l'autre comme mortelle normale, limitée par ses sens physiques. La loi de la nature est formelle à cet égard et s'y oppose. L'une et l'autre doivent oublier les conditions de leur existence de tous les jours pour passer à un état anormal et plonger dans le « pays des brumes ». L'une et l'autre sont douées d'un état de conscience d'amour réciproque ; mais un tel état de conscience ne comporte pas nécessairement avec lui le souvenir des détails, car tous les détails sont enfouis dans des vibrations moléculaires.

Plus on s'éloigne de l'état normal, plus les souvenirs détaillés des incidents quotidiens de la vie s'éloignent de même. Or, il paraît que Lilian ne peut guère s'élever qu'à une faible distance dans « le pays des brumes », c'est-à-dire sur les bords qui séparent les deux mondes.

Contrairement à Mme Piper, quand celle-ci est en trance, Lilian garde par devers elle, sinon tous, du moins la plupart de ses souvenirs terrestres et voudrait prétendre à l'emploi de toutes ses facultés physiques ; mais c'est là une question qui doit être jugée par d'autres que par elle-même. Il s'ensuit donc que l'esprit Kate a à parcourir dans le « pays des brumes » beaucoup plus de chemin que sa part égale du voyage si elle désire rencontrer son amie mortelle.

Cela signifie qu'elle sera ainsi d'autant plus loin de sa demeure spirituelle et d'autant plus près des vibrations mortelles ou terrestres. Nous arrivons maintenant à pouvoir résoudre la question que nous avons posée au début de cet article : « Où les deux amies se rencontrent-elle ? » La réponse est devenue simple et claire, même pour les esprits les plus obtus et les plus récalcitrants : c'est de ce côté-ci du « pays des brumes », au-delà du seuil qui donne accès au monde invisible. Mais, remarquez-le bien, le mortel normal ne peut y avoir pied et bientôt l'esprit visiteur se trouve lui-même plongé et perdu dans le tourbillon de ses anciennes vibrations ; car tous les deux sont maintenant dans le « pays des brumes ». Les sens de la mortelle sont limités par sa propre sensibilité ; elle peut supporter l'effort auquel elle est soumise, mais pour un temps très court et aussi longtemps que ses nerfs le lui permettent : alors l'entrevue doit cesser. Quant à l'esprit, les vibrations de sa vie nouvelle ont été si fortement comprimées dans l'atmosphère brumeuse où elle se trouve maintenant, qu'elle est dans d'excellentes conditions pour faire renaître des souvenirs de sa vie terrestre et surtout ceux qui sont relatifs à des incidents auxquels l'une et l'autre ont pris part. C'est en cela que consiste le secret de la mémoire de l'esprit et de l'ensemble des preuves obtenues avec le concours de Mme Piper, de Lilian et d'une quantité d'autres médiums de bonne foi. L'épreuve a lieu, le souvenir repa-

rait parce que la vibration a été répétée. Tout cela me semble absolument simple et clair ; mais il est nécessaire que nous fassions quelques pas de plus dans nos investigations du retour des esprits.

Que l'esprit soit en grande partie sous la dépendance de la mortelle qui lui ouvre et prépare les voies pour lui faciliter le rappel des anciennes vibrations, cela est confirmé par le fait que l'esprit Kate et tout autre esprit failliront dans l'épreuve, ou bien qu'ils devront rappeler le souvenir sous quelque autre forme, s'ils sont rencontrés par quelque autre mortel dans le « pays des brumes », Nous savons tous que les contradictions sont l'écueil, dès qu'on change de médium, et c'est en cela que je prétends trouver l'explication la plus raisonnable du rappel des souvenirs de la terre manifestés par l'esprit Kate, et que Lilian affirme avoir été apportés directement du monde des esprits. De tels souvenirs sont parfois étonnants de clarté ; d'autrefois, ils sont indistincts et enveloppés de nuages : mais les uns et les autres dépendent uniquement de la plus ou moins grande facilité avec laquelle l'esprit peut rappeler ses anciennes vibrations. Il est vrai qu'en certains cas cités par Lilian, l'esprit peut parfois acquérir une lucidité parfaite ; c'est qu'alors, cet esprit a évidemment retrouvé des vibrations qui lui procurent plus qu'une ordinaire facilité pour son retour à la vie terrestre, C'est là une conséquence toute naturelle de ce que nous appelons les conditions favorables et nous acceptons, sans conteste, le rapport de pareilles manifestations comme véridique, quoiqu'elles ne soient en réalité qu'accessoires pour la discussion qui nous occupe.

Il résulte de ce qui précède qu'au principe que j'ai posé, on n'a pu produire que le témoignage d'une diffusion de souvenirs affirmé par les esprits eux-mêmes ; et cette assertion est accueillie avec une crédulité si solennelle que le pauvre étudiant qui en doute est traité de blasphémateur des saints esprits : leurs pères, leurs mères, leurs époux, leurs enfants, en un mot tous leurs bien-aimés qui se sont désincarnés. De plus, on l'accuse encore de vouloir contredire tout ce que les esprits ont enseigné depuis cinquante ans.

Telle est l'expérience acquise par l'humble explorateur qui peut maintenant, avec un sentiment de satisfaction, continuer à discuter la question, au point de vue de l'esprit.

Naturellement, l'esprit se souvient et fournit des témoignages qui prouvent qu'il a de la mémoire. Nous avons vu le comment et le pourquoi de tout cela. La question qui se présente maintenant devant nous est la suivante :

Pourquoi fait-il, lui qui a tout intérêt à sauvegarder sa réputation d'esprit sincère et honnête, des assertions tellement troublantes qu'il faudrait à l'investigateur psychique une autre longue série d'années pour pouvoir en rechercher les causes et les effets ! Le lecteur remarquera que l'esprit Kate, étant plongée elle-même dans « le pays des brumes », a perdu

l'usage d'une grande partie des perfections qu'elle a acquises par son passage dans le monde invisible et qui, sans aucun doute, sont le privilège d'un esprit tel que celui de Kate ; elle est même plus que son amie enveloppée d'ombres. Le seul souvenir dont elle peut disposer est la vibration qui l'attache à la terre et qui est représentée par la mortelle Lilian qui vient au-devant d'elle. Il se peut, et souvent il en est ainsi, qu'elle ait assez d'individualité, soit pour contredire, ou maintenir des objections auxquelles la mortelle s'oppose ; mais elle n'a pas le pouvoir de dépasser la limite prescrite aux humains. Si cette limite est très grande et que nous ayons affaire à des esprits d'une intelligence égale à celle de Sara Underwood ou de Lilian Whiting, nous pourrons obtenir des résultats qui inspirent le respect ; mais Kate sait qu'elle est un esprit et non une mortelle et que sa mémoire est enserrée dans des limites terrestres ; elle le déclare elle-même. Elle peut donc, je le repète, si elle est placée dans les meilleures conditions possibles pour favoriser son retour, avoir un certain succès à rappeler des souvenirs des connaissances de sa vie humaine. C'est de cette manière que Lilian sait, comme une vérité émanant de Dieu même, que l'esprit Kate lui parle avec toute son affection et tout son enthousiasme d'autrefois ; mais, dès l'instant que Lilian vient à prétendre que tout ce que l'esprit Kate vient révéler quant à ses connaissances spirituelles est également vrai, elle ignore le fait que l'esprit a été obligée, en changeant de milieu, d'abandonner les connaissances qu'elle a acquises du monde nouveau où elle vit, dans la sphère de ses vibrations spirituelles. L'esprit nous dira, dans toute sa sincérité, qu'elle est là toute entière ; que c'est bien elle Kate Field comme elle était de son vivant ; et elle en est elle-même bien persuadée, car c'est précisément ce que les limites du « pays des brumes » où elle est plongée l'obligent à croire. Je comprends fort bien qu'il doive être pénible pour la mortelle d'admettre que sa bien-aimée est, à l'heure de la rencontre, moins qu'un esprit ; je sympathise avec elle de tout cœur : *Dura lex, sed lex*, la loi est dure, mais c'est la loi. Ce qu'elle dit de sa vie d'esprit peut être rigoureusement exact, et cependant être absolument dénué de valeur, comme déclaration de fait.

Supposons que nous examinions maintenant les conditions de l'esprit sous un autre point de vue ; celui où il est supposé être soumis à l'influence de la mémoire ; et prenons pour exemple, un enfant à l'école qui apprend à lire. On commence tout naturellement par lui enseigner les lettres de l'alphabet, puis à former des syllabes et enfin à composer des mots. L'enfant a grandi et est devenu un homme et on le retrouve maintenant plongé dans l'étude de quelque auteur scientifique ou littéraire.

Qu'est-ce qui s'est produit dans l'esprit de cet enfant devenu homme ? Les connaissances des études rudimentaires de son enfance se sont développées et ont évolué en un état de conscience qui est maintenant celui d'un être pensif et réfléchi. Pourtant, ce qu'il a appris quand il était sur les

bancs de l'école n'est pas détruit, mais est resté enfoui dans d'anciennes vibrations, et il est bien possible qu'au milieu de ses vibrations nouvelles, il en jaillisse de temps à autre une qui vienne reproduire encore une fois, à ses yeux, la petite école au toit rouge et aux volets verts qui a été témoin de ses premiers efforts et de la dure tâche qui la privait souvent de ses récréations. C'est donc l'état de conscience d'homme qui a surgi des anciennes vibrations de son enfance et c'est uniquement pour cette raison que la mémoire est devenu muette ; pourtant, n'oubliez pas que cette mémoire même constitue littéralement une partie de son état de conscience propre actuelle. Donnez à l'homme un fait saillant de sa jeunesse et il est très probable qu'il vous fera la description d'une ou deux scènes de ses souvenirs d'autrefois, mais elles seront selon toute apparence, inexactes dans les détails.

Faisons encore un pas en avant et observons le même Ego abandonnant les lentes leçons de son état d'homme terrestre, pour étudier maintenant, dans son évolution la plus élevée de son état de conscience qui sera exprimé cette fois dans le monde des esprits. Le lecteur doit se rappeler que chaque incident, chaque émotion soit d'amour, soit de haine ou de lutte se trouve emmagasiné là, car tous représentent l'alphabet qui a servi à l'état d'enfance de la vie terrestre ; mais tous ont été absorbés dans un plus haut état de conscience de l'évolution de l'esprit.

Ces incidents ne seront plus rappelés pour lui dans son livre élémentaire de lecture, mais se manifesteront à présent dans un milieu dans lequel une répétition des souvenirs d'enfance deviendrait pour ainsi dire d'un ridicule impossibilité. Le progrès est une évolution d'état de conscience et non pas une mesquine répétition d'incidents enfantins. Le mérite de toute connaissance acquise dans la vie terrestre consiste en ce qu'elle représente l'ombre d'une vérité spirituelle. La mère qui pleure sur la tombe de son enfant, la fille qui se désole de la mort de son père, Lilian qui ne peut se consoler d'avoir perdu son amie Kate Field, toutes ces émotions sont l'expression de vérités spirituelles. Il est certain que dans le monde invisible, ce ne sera pas un amour tel qu'on le qualifie et l'exprime ici-bas, car l'esprit aurait besoin, pour reproduire un tel sentiment, de son ancien alphabet ; ce sera évidemment quelque chose de plus pur et de beaucoup plus élevé ; quelque chose qui dépasse la conception de l'homme, parce que de telles connaissances appartiennent à l'état de conscience le plus idéal dans lequel nos bien-aimés sont entrés.

Le lecteur et miss Lilian comprendront maintenant, je l'espère, pourquoi je me méfie de tout ce qu'on raconte de la vie de l'esprit et des connaissances soi-disant rapportées du monde invisible par les médiums. L'esprit dans sa vie spirituelle normale, ne pourrait le leur communiquer car, encore une fois, ces connaissances sont le partage et l'expression d'un état de conscience que nous ne pourrions comprendre aujourd'hui.

L'esprit pourra vous parler en toute sincérité, mais tout ce qu'il vous dira sera altéré avant de venir jusqu'à vous, par la raison que j'ai donnée déjà que l'esprit visiteur est nécessairement privé des bienfaits de son état de conscience du monde invisible qu'il habite en ce moment.

Si nous admettons en dernier lieu qu'un autre esprit vienne à se manifester, le résultat que nous obtiendrons sera contradictoire et absurde. Ainsi, par exemple, je suppose que je reçoive une communication sur une ardoise avec le médium A, et que le même esprit fasse une autre épreuve avec un médium en France ; nous avons l'un et l'autre le droit de croire que la manifestation que nous avons constatée émane d'un esprit réel. Or, que chacun de nous vienne à solliciter de l'esprit quelques détails sur sa vie spirituelle, le résultat de notre succès ou de notre défaite dépendra uniquement de notre médium ; il y aura une quantité de points de contradiction entre eux qui prouveront à l'évidence que l'esprit qui parle est lui-même plongé dans le « pays des brumes », dès qu'il revient vers la terre. Voyez ce qui se passe avec M. Moses Oxon, le médium et savant bien connu, s'efforçant de se manifester avec l'aide de Mme Piper. Quelle piteuse exhibition d'imbécillité spirite ne nous apporte-t-il pas dans sa course à travers le « pays des brumes » ?

Nous le supplions de ne nous donner rien que quelques lettres de l'alphabet grec pour nous prouver qu'il est toujours le savant que nous avons connu de son vivant. Pas une lettre ne vient de lui ; mais nous entendons un faible cri demandant plus de lumière. L'esprit était bien là, mais le médium ne lui avait pas fourni les vibrations nécessaires pour que ses anciens souvenirs revivent ; et ses nouvelles connaissances du monde invisible ne peuvent supporter l'atmosphère du « pays des brumes ». Il est de même certain que si l'esprit Kate devait se manifester par une voie différente que celle de Mme Piper ou de son amie Lilian, le résultat serait analogue à celui de Moses Oxon ; c'est-à-dire que presque tous les souvenirs dont elle a fait parade disparaîtraient.

Avant de terminer cette discussion, je tiens à faire ici une dernière protestation. Je nie formellement avoir cherché à dépouiller l'esprit ou la mortelle de tout ou partie des facultés de leur mémoire qui sont comme on nous l'a enseigné, leur propriété personnelle. La nature a mis nos souvenirs en réserve, les a classés et datés et nous les rendra si nous la sollicitons beaucoup ; c'est là notre unique droit. Elle permet qu'un certain nombre de souvenirs restent épars dans l'espace, et elle s'en empare pour les thésauriser dès qu'on ne paraît pas s'en soucier ; mais sur l'état de conscience évolué de tous ces souvenirs la nature n'a positivement aucun contrôle.

La conscience est la Divinité se manifestant comme cause et effet et dominant absolument l'esprit et le mortel. La mémoire est transitoire et illusoire. L'état de conscience est le portrait de l'Ego lui-même avec toutes

ses lumières et toutes ses ombres. Le spiritualisme moderne s'est efforcé de bâtir un monument sur la mémoire humaine, mais son œuvre est sans consistance. Le temps n'est-il pas venu de changer et de vouer ses temples à un état d'âme plus élevé émanant du sentiment intérieur de la divinité?

Oserais-je espérer que Lilian comprendra maintenant ma pensée et qu'elle verra que je trace une ligne de démarcation entre l'état de conscience de l'esprit dans la grandeur de son développement et les myriades de détails de l'abécédaire de la vie terrestre que nous appelons la mémoire?

Je ne doute pas que le mortel ne soit capable d'aider l'esprit à venir se manifester à nous, mais nous n'avons pas à recevoir les vibrations, pas plus que l'esprit n'est capable de nous en inculquer qui puissent exprimer les connaissances de sa vie spirituelle.

Il est regrettable de voir comment les sentiments humains se sont introduits dans le domaine de l'esprit par suite de l'ignorance grossière qu'on avait des lois de la nature. A mesure que l'homme, le mortel, progresse, sa vie idéale d'esprit se développe de même. Je doute fort pourtant qu'il sache jamais du monde invisible autre chose que les simples contours avant qu'il y ait acquis droit de cité. Quand donc un médium honnête et sincère me dit qu'il a plus de mille preuves de la manifestation de la mémoire des esprits, j'accepte tout d'abord son assertion comme véridique; mais quand je les soumets au creuset d'un examen minutieux, je ne tarde pas à découvrir que ces souvenirs soi-disant apportés des limbes ne sont que des réminiscences temporaires que l'esprit possède de ses connaissances et de ses facultés mortelles.

Je ne suis qu'un modeste mais sincère pionnier de la science, à la recherche de la vérité, je confesse humblement à miss Lilian Whiting et aux dieux que je sais beaucoup moins de la vie de l'esprit à présent que je ne pensais en savoir jadis.

(*A suivre*) Prof. C. MOUTONNIER.

TRANSFORMISME

L'HOMME, SA DESCENDANCE

L'homme descend-t-il du singe?

N'est-il qu'un primate ou un singe anthropoïde perfectionné?

Voilà des questions qui ont fait couler des flots d'encre, car il existe certainement une bibliothèque considérable au sujet de cette descendance de l'homme; et cependant la question n'a pas fait *un pas*, auprès de certains esprits!

On cherchait un chaînon, un anneau à la chaîne des singes anthropoïdes pour arriver par eux, à l'homme.

On croit avoir trouvé ce chaînon, et voici pourquoi. Au quatrième congrès international de zoologie, tenu à Cambridge, le 20 août 1898. Ernest Hœckel a prononcé un discours qui traitait de l'origine de l'homme : *Etat actuel de notre connaissance à ce sujet* (1).

L'honorable savant a cru résoudre définitivement le problème de nos origine!!

L'a-t-il résolu en effet ?

C'est ce que nous allons voir.

D'après Hœckel, l'homme descend du singe, non pas des *honorables* familles actuellement existantes, mais bien des familles éteintes.

Or, Hœckel croit aujourd'hui, qu'on a retrouvé les restes fossiles d'une forme intermédiaire reliant l'homme aux anthropoïdes actuels : le *Missing link* d'Huxley.

Nos lecteurs savent fort bien que c'est de la zoologie, qu'est sortie la doctrine du *Transformisme*, également dénommée *Théorie de la Descendance*, dont les pères sont Charles Darwin et Ernest Hœckel, et le grand'père, notre Lamarck, qui aurait eu lui-même un précurseur, dit-on!

Quoi qu'il en soit, Lamarck jeta dès 1809 les bases de la théorie de Darwin, qui, né à cette même date de 1809, ne traita la question qu'en 1859, c'est-à-dire cinquante ans après Jean Lamarck.

Si une question intéresse l'humanité, c'est sans contredit celle de son origine ; c'est là un fait élémentaire, l'idée du but et de la fin de toute existence humaine en résulte.

Et la science humaine serait une bien piètre chose, si elle ne s'employait activement à jeter quelque lumière sur le point qui nous occupe, point qui, tout en demeurant encore obscur doit pour cela nous intéresser davantage. Or, c'est uniquement sur la connaissance de notre origine que peut être établie la *Théorie psychologique de la connaissance*, base de la psychologie et de toute philosophie moniste de la Nature.

Les investigations de la science moderne ont singulièrement élargi nos conceptions sur notre *Essence intime* : aussi avons-nous des idées plus justes sur le *Transformisme*.

Aujourd'hui bien des penseurs admettent que l'âme commence son évolution dans les plus bas degrés de la création et la poursuit d'une manière constante et toujours en progrès, jusqu'aux mondes divins.

(1) *Ueber unsere gegenwartige Keoutniss vom Ursprung des Menschen*, Bonn, 1898.

Aussi, pouvons-nous dire avec raison que tout âme, dans chaque être vivant passe par un progrès continu et que cette âme parvenue à l'homme possède déjà une histoire de son évolution. D'après Lamarck, la transformation des espèces aurait lieu depuis la monade jusqu'à l'homme, et cela par *atavisme*, par une hérédité de formes transmises par les ancêtres ; les animaux polycellulaires descendraient d'êtres unicellulaires, et les organismes complexes d'organismes simples.

A côté de la *Théorie de la descendance* ou *Transformisme*, se place la *Théorie de la sélection*. Darwin démontre que presque toutes les espèces organiques dérivent de cette sélection qui est, soit naturelle, soit artificielle.

La sélection naturelle se fait par la lutte pour l'existence, c'est la bataille de la vie.

La sélection artificielle ne s'accomplit que par le fait, par la volonté de l'homme qui use du croisement pour obtenir de nouvelles espèces. La floriculture est démonstrative à ce sujet,

De ces sélections résulte la transformation de formes organiques de plus en plus parfaites, de plus en plus vigoureuses.

Enfin la *théorie de l'Evolution*, affirme qu'il existe dans la nature un grand processus évolutif et que tout ne s'accomplit dans celle-ci qu'en vertu de la *loi de causalité*. Grâce à des combinaisons diverses de la matière, des propriétés nouvelles apparaissent dans les molécules organiques de cette matière, qui est du reste également modifiable par l'influence du milieu où elle se trouve.

Cette conception mécanique du monde est admise par les matérialistes et ils donnent comme complément à cette conception, l'hypothèse de la théorie cellulaire, à l'aide de laquelle, ils admettent bien une âme dans l'animal ; mais ils font résider celle-ci dans les cellules de l'économie qui entoure le corps tout entier de l'animal, et à la mort, cette âme collective disparaît avec la *Coque* de l'être et ne laisse aucune trace de son existence.

Aujourd'hui en supposant que l'homme n'ait qu'une âme, tout le monde est à peu près d'accord sur le siège de sa résidence ; c'est dans le cerveau, c'est dans la glande pinéale, que résiderait l'âme. Celle-ci survit au corps, avec lequel elle est en contact perpétuel pendant la vie ; elle se met en rapport avec celui ci par le système nerveux, par le fluide vital. C'est par l'âme et par elle seule que le progrès, l'évolution s'accomplit chez l'homme.

Ainsi donc, d'après ce qui précède, nous pouvons conclure que le *Transformisme*, la *Sélection*, l'*Evolution* aboutissent au même phénomène, à savoir que la transformation des espèces provient uniquement de l'âme (dénommée *instinct* chez l'animal) qui fait toute son évolution à travers la série, au moyen d'existences successives. A chacune de ses incorporations, de ses

incarnations, l'âme s'agrandit pour ainsi dire, elle se complète par l'adjonction d'un plus grand nombre de particules psychiques éparses dans l'aither, lesquelles particules s'unifient entre elles par suite de la *Loi d'affinité*.

Ceci admis, et c'est fort admissible pour l'occultiste, l'évolution ne serait qu'une transformation de l'âme, un changement produit par une addition, une accumulation ou agrégation du principe intelligent, principe qui se poursuivrait de la monade jusqu'à l'homme. La monade représente la parcelle divine à l'état infinitésimal, si l'on peut dire; tandis que dans l'âme humaine se trouvent des quantités de ces mêmes parcelles, qui sont venues s'y agglomérer en grand nombre, par suite de la *loi d'attraction*.

Voilà pourquoi, quand l'âme humaine est très évoluée, quand elle a passé par un grand nombre de formes, de corporéités, elle quitte des types primitifs pour aller animer des êtres de plus en plus parfaits.

De ce qui précède, il résulte donc, que les âmes peu évoluées, jeunes, rudimentaires, accaparent des corps rudimentaires, tandis que les âmes évoluées occupent des corps de plus en plus évolués; les premières peuvent donc animer les corps des animaux; car, dès le moment qu'il n'y a qu'un principe intelligent qui s'adapte à tous les êtres de la création, les animaux étant doués d'intelligence, possèdent certainement une âme au moins rudimentaire; c'est ce qui leur donne l'*Instinct*.

Ce qui précède n'est nullement en désaccord avec la science moderne, qui reconnaît que l'instinct n'est qu'une faculté rudimentaire qui permet à l'animal de penser, de raisonner, de combiner et d'agir en liberté.

Les travaux de John Lubbock sur les fourmis et les abeilles confirment les lignes qui précèdent, car le savant naturaliste, après des études longues et patientes et de nombreuses expériences pratiquées avec toute la rigidité scientifique, paraît conclure que l'intelligence universelle est répandue dans la Nature et qu'elle est divisée et solidarisée en parcelles indéfinies!

Enfin, Lubbock reconnaît de son côté que l'âme constitue bien l'ensemble des facultés mentales et que les insectes qu'il a étudiés étaient doués de raison et que leurs facultés étant de la même nature que celles de l'homme, celui-ci et l'animal peuvent être placés sur un pied d'égalité relativement à l'âme et toutes proportions d'ailleurs étant gardées entre eux.

Revenant à ce qui fait plus immédiatement l'objet de notre étude, nous dirons que la *loi d'Huxley* indique nettement quelle est la place de l'homme dans la série des Vertébrés; cette loi, la voici: *Les différences psychologiques de l'homme et des anthropoïdes, sont moins considérables que celles qu'on observe à cet égard entre les anthropoïdes et les singes inférieurs.*

Hœckel prétend que l'organe de l'âme est particulièrement inconnu des psychologues, c'est-à-dire, d'après lui, des savants qui font profession d'ex-

poser l'étude des fonctions de l'âme : « la plupart des psychologues ne connaissent même pas l'anatomie du cerveau et des organes des sens... Le plus grand nombre des psychologues, aujourd'hui encore, ne sait rien des résultats de la psychologie expérimentale moderne, ni de la psychiâtrie... Ils ignorent jusqu'à la localisation des différentes fonctions psychiques ; le rapport de ces fonctions avec les diverses parties du cerveau. »

Et il ajoute plus loin : « la Psychologie n'est point du tout la science des fonctions psychiques, n'est point la Physiologie des organes psychiques ; c'est une manière de métaphysique. »

D'après Hœckel, les Psychologues ne connaissent rien des grands travaux de Goltz, de Hermann Munk, de Wernicke, d'Edinger, de Paul Flechrig et de tant d'autres encore ; en somme, les psychologues sont des ignorants d'après le maître allemand ! Et pour mettre sans doute les psychologues un peu au courant de la question, le Professeur d'Iéna résume la théorie de Fleschsig relative au centre de projection et d'association de l'écorce cervicale. Inutile d'ajouter que notre grand professeur ne voit rien que la matière, et qu'avec Th. Voght, il doit sans aucun doute croire que *la pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau*, s'il ne le dit pas ; donc, l'homme peut parfaitement descendre du singe ; pour prouver victorieusement sa thèse, il manquait un chaînon à la chaîne animale, mais un confrère va tendre la perche à Hœckel et lui donner le *Missing link* (le chaînon manquant) si ardemment réclamé par Huxley !...

En 1891 ou 1892, un médecin Hollandais, Eugène Dubois, a trouvé à Java, des ossements fossiles de *Phithecanthropus erectus*, lesquels restes fossiles, doivent provenir, suivant Hœckel, d'une forme transitoire entre l'homme et le singe, forme qu'avait déjà postulée dès 1866, à titre de pure hypothèse, le le professeur d'Iéna. Il avait donné à cette forme le nom de *Pithecanthropus* : « C'est, dit-il, le chaînon qui manquait dans la chaîne des primates supérieurs. »

« Parmi le petit nombre des Anthropoïdes encore existants, ce sont les Gibbons (*Hylabates*) qui se rapprochent le plus de la forme ancestrale commune à tous les Anthropomorphes. »

Et les plus propres à expliquer la transformation du singe en homme ; quant aux autres singes anthropoïdes, encore existants : orang, chimpanzé, gorilles, ils sont beaucoup moins que les Gibbons « l'habitude de marcher debout et d'appliquer sur le sol la plante des pieds. En outre, leur capacité cranienne et partant le volume du cerveau, occupe exactement chez le *Pithecanthropus erectus* le milieu entre celui des anthropoïdes et celui des races humaines inférieures ; il en va de même pour la ligne caractéristique du profil de la face. »

Comme on peut voir, Ernest Hœckel ne met pas en doute la descendance de l'homme par son ancêtre le singe!! c'est du reste chez lui une marotte, une monomanie !

Le médecin militaire Hollandais, M. Eug. Dubois, trouva dans l'île de Java à *Trinil*, sous environ quinze mètres de terre, dans un terrain du plus récent *Tertiaire*, ou *Pliocène supérieur* par conséquent, parmi d'autres fossiles de la Faune Tertiaire, une *calotte cranienne*, deux *dents molaires* supérieures et un *fémur* entier, qu'il attribua à un animal intermédiaire entre les grands singes anthropoïdes et l'homme (1).

« Par le crâne et les dents, nous dit le docteur Hollandais, le *Pithecantropus erectus* s'approche des Anthropoïdes, de l'homme par le fémur, sans pourtant pouvoir être rangé parmi les Anthropoïdes, ni dans le genre humain. Par sa forme, le crâne ressemble de très près au crâne du Gibbon *deux fois agrandi*, mais il diffère de beaucoup de tout crâne humain, même du type de Néanderthal. Les crânes de ce dernier type, de même que ceux de Spy, sont d'abord beaucoup plus grands et très différents de forme également, surtout dans la *partie antérieure* et dans la *partie pariétale*. Cette dernière est beaucoup plus aplatie dans le *Pithecanthropus*. Mais c'est surtout dans la *partie orbitale du front* que le crâne du *Pithecanthropus* est aussi éloigné des crânes Néanderthaliens que de tout autre crâne humain. Cette partie est entièrement pithécoïde. »

M. Dubois nous dit ensuite, que le fémur de Trinil paraît s'écarter suffisamment de la forme humaine, pour que cet os ne puisse être considéré comme appartenant à l'homme, et notre docteur conclut : « Après toute critique touchant la place qu'il convient d'assigner dans la série des primates au *Pithecanthropus*, je persiste à penser que *Pithecanthropus erectus* appartient en ligne directe à la généalogie de l'homme, ou au moins ne peut s'éloigner beaucoup de cette ligne. »

C'est là du moins son plus cher désir !

Mais voici qui est gênant : Les Physiologistes anglais, Cuningham, W. Turner, David Hepburn, considèrent le crâne de Trinil comme un crâne humain !

Les Anthropologues Houzé et Manouvrier tiennent ces ossements fossiles, demeurés enfouis pendant des centaines de siècles, pour des restes humains, d'une *race fort inférieure*, morphologiquement beaucoup plus arriérée que

(1). E. Dubois. — *Pithecanthropus erectus eine menschenaehnliche Ubergans form aus Java.* — Batavia, Landes druckerei, 1894.

Cf. Dubois (de la Haye). — *Le Pithecanthropus erectus* et *l'origine de l'homme.* — Conférence annuelle transformiste, *in Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris VII, 4e série p. 460 et suivantes.

celle de Néanderthal et de Spy; donc, le Bipède de Trinil, serait bel et bien, tout simplement un homme de l'époque Pliocène, et non un Anthropoïde!

Quelle tuile pour Hœckel!

Au sujet du même fémur, M. Hepburn, d'Edimbourg, nous dit que : « d'après les conditions géologiques, cette découverte fait remonter le genre *Homo* à une période plus lointaine que toute autre découverte antérieure de restes humains. »

M. Manouvrier va plus loin encore, il nous dit : « A cette époque lointaine, le seul représentant connu du genre *Homo* possédait des dents et un crâne inférieurs à ce qui avait été antérieurement découvert, et très convenable, pour représenter dans ce genre *Homo*, ou dans la famille des *hominiens*, une phase *Pithécanthropique de l'humanité*. Aussi, sa conclusion est-elle de donner à cet homme Pliocène, le nom de *Homo-Pithecanthropus*.

Si la proposition du professeur de *notre Ecole d'anthropologie* était acceptée, le fameux chaînon, si recherché et si attendu, si caressé, serait tout trouvé; malheureusement, M. Manouvrier, MM. Krause, Virchow, Valdeyer et d'autres encore, tiennent, avec raison, suivant nous, les restes fossiles de Trinil, pour des restes d'un homme très primitif.

Inutile d'ajouter que tous les savants qui sont pour la descendance de l'homme par le singe, sont d'un avis contraire et soutiennent *mordicus*, *per fas et nefas*, « qu'au point de vue de la théorie transformiste, la seule qui soit *explicative* au sens scientifique du mot, ces distinctions ne sont fondées, ni en fait, ni en doctrine. La calotte crânienne de Trinil provient d'une espèce de bipèdes marcheurs, espèce humaine ou préhumaine, intermédiaire entre le singe et l'homme, espèce contemporaine d'une faune néopliocène bien datée et caractérisée (1) ».

Les mêmes partisans de notre descendance simiesque vont jusqu'à dire que « tous les géologues et tous les paléontologistes paraissent unanimes sur ce point très important pour la théorie de l'origine de l'homme (2). »

Les mêmes savants affirment que les ossements fossiles de Trinil sont bien certainement des restes de l'ancêtre de l'homme, bien que la face de l'être en question eût un *facies* simiesque. Tout le prouve : les dimensions des dents, le volume des mâchoires, la visière frontale en toit, les apophyses orbitaires énormes (orbite dit en *lorgnette*), conséquence morphologique d'une capacité crânienne relativement très faible, de même que l'exiguité extrême d'un front fuyant; la largeur du frontal n'a guère que 86 à 87 millimètres.

A ces signes caractéristiques, il faudrait encore ajouter : l'absence totale

(1) Jules Soury, *Revue générale des sciences*, janvier 1899, p. 52.
(2) *Ibidem*.

de basse occipitale, l'absence presque complète de courbure pariétale (signe des plus caractéristiques), la forme aplatie de la calotte (*Platycéphalie*), enfin la crête occipitale remonterait très haut vers le lambda. Tous ces signes feraient donc apparaître l'homme Pliocène de Trinil, comme une espèce intermédiaire, dont le crâne présente des caractères bien inférieurs à ceux de Néanderthal et de Spy.

M. L. Manouvrier nous dit que « par la brièveté et l'aplatissement de sa région pariéto-occipitale, le crâne de Trinil descend au-dessous de certains jeunes anthropoïdes (1).

Malgré toutes ces bonnes raisons, nous persistons dans notre croyance, à savoir que nous nous trouvons en présence d'un homme des plus primitifs, d'autant que nous savons qu'en anthropologie, l'infériorité craniologique des races fossiles croît en raison de leur Antiquité ; c'est là, pourrions-nous dire, une vérité axiomatique ; Broca nous l'a assez répété à la Société d'anthropologie.

Ceci admis, étudions les divers crânes préhistoriques, connus de tous les Paléontologistes ; après cette étude, nous pourrons aborder d'une façon utile, celle du crâne Pliocène du Trinil.

Beaucoup d'anthropologues croient que l'homme primitif vivait à l'époque Chéléenne ; aujourd'hui, nous pouvons affirmer qu'il faut remonter jusqu'au tertiaire pour trouver le type crânien primitif, avant la découverte des débris fossiles.

MM. de Quatrefages et l'abbé Bourgeois n'avaient pas hésité à adopter l'époque tertiaire pour l'apparition de l'homme sur notre globe ; on voit que leur intuition les avait bien servis.

Or, avant la découverte de Trinil, nous savions que près du Puy, on avait découvert, dans des coulées boueuses du volcan de la Denize, le corps d'un homme empâté dans ces boues, qui font partie du Pliocène, c'est-à-dire de la partie supérieure de l'Epoque Tertiaire, comme nous l'avons déjà dit. Or, M. Sauvage a reconnu, sur les mêmes lieux, que le crâne de cet homme était pareil à celui de Néanderthal (Belgique), crâne trouvé à la base des terrains quaternaires. On peut considérer ce crâne, comme le type conservé de la forme céphalique de *l'homme tertiaire*.

Le crâne d'Eguisheim, près de Colmar, découvert par le Dr Fauvel, dans le lœss durci du Rhin, à 9 mètres environ de profondeur, présente tous les caractères du crâne de Néanderthal, savoir : front fuyant, arcade sourcilière fort saillante et développement postérieur de la tête, considérable.

(1) *In Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, IV, 4e série, 1895, 12-47 ; 553-65 et VII, 1896, 396, 460-475.

Aux environs de Stuttgard, au milieu d'ossements de Mammouth, on a trouvé à Canstadt, un crâne semblable en tous points à celui de Néanderthal. On ne saurait élever de doute sur son origine, car le crâne de Canstadt a été trouvé dans un brèche du *rocher de Gibraltar*, dont la haute antiquité est tout à fait indiscutable.

Près de Liège, à 20 mètres environ, au-dessus du niveau de la Meuse, on a trouvé le *crâne* dit de *Chauveaux*, qui appartient également à l'époque Chelléenne ; ce crâne est petit, le front fuyant ; il est surtout remarquable par son extrême allongement.

Les *crânes de Clichy*, découverts dans les bas-niveaux de la Seine, présentent des caractères d'infériorité incontestable, caractères qui sont notés chez un grand nombre de primates.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur les crânes préhistoriques, en signalant le crâne dit de l'*Olmo*, qui diffère totalement de ceux que nous venons de mentionner. Il a été trouvé en Toscane, aux environs d'Arezzo, dans les argiles quartenaires. C'est très certainement un crâne préhistorique : il se trouvait dans les argiles non remaniées mêlés à des restes de l'*Elephas Primigenius* ; dans le même dépôt, se trouvaient quelques silex taillés.

D'après le Professeur Cocchi, ce crâne, qui n'offre aucun caractère Pithécoïde, se placerait en dehors des types qu'il a examinés en Italie et ne présenterait aucun terme de comparaison dans toute la craniologie ancienne ; il est surtout remarquable par ses proportions considérables. Ainsi, le crâne de Voltaire, qui mesure 21 pouces de circonférence, ce qui n'est pas ordinaire, se trouve au-dessous de celui d'Olmo, qui mesure 21 pouces et demi. L'homme auquel il a appartenu, était sans doute d'une grande intelligence.

On a trouvé, en Belgique, dans une grotte dénommée la *Naulette*, une mâchoire humaine très curieuse ; elle était forte et très-épaisse, et ne possédait point l'apophyse géni-caractéristique du langage ; elle ressemblait à une mâchoire de singe. On peut donc affirmer, que l'homme porteur de cette mâchoire, ne parlait point, mais il pouvait être muet de naissance, dira-t-on ? A cela, nous répondrons, que la dentition de cette mâchoire, était la même que celle des Anthropoïdes ; les molaires et les canines présentaient la même forme que chez ces singes, et elles étaient disposées de même, dans la mâchoire ; la dernière des trois molaires était la plus grosse, tandis que chez l'homme de nos jours, c'est le contraire ; la dernière molaire est la moins forte.

A Moulins-Quignon, on a trouvé une autre mâchoire dont les caractères se rapprochent de ceux de la *Naulette*.

M. de Quatrefages estime que ce type de mâchoire des plus primitifs, se serait conservé dans la race humaine, comme un organisme transitoire,

bien qu'ayant subi quelques modificatione, chez des êtres sortant de l'animalité. Encore de nos jours, ces êtres serviraient de transition entre l'animal, les Fuégiens, les Bochimans et les Négritos, qui ne seraient guère plus avancés que les hommes de l'Epoque quaternaire.

A Engis, dans une caverne à ours (*Ursus Spelœcus*), située dans les environs de Liège, le Professeur Schemerling a découvert, au milieu de débris d'ossements fossiles et des vestiges d'une primitive industrie, un crâne, dénommé dès lors, *Crâne d'Engis*, qui remonterait à la période glaciaire dont la durée, d'environ cent mille ans, implique de notables changements dans la constitution de l'homme.

A Solutré, près de Mâcon, on a également trouvé des crânes préhistoriques qui paraissaient contemporains de l'âge du renne. Certains de ces crânes présentent une courbe très faible et le front, bien qu'ayant peu de largeur, n'est cependant pas fuyant.

En Suède, on a découvert des crânes analogues à ceux de Solutré : front bas, dolicocéphales, et qui, cependant, ne présentent pas un type bestial.

En résumé, par des observations très conciencieuses, on peut dire que les crânes conservent la forme allongée (Dolicocéphale), pendant toute la durée de l'époque quaternaire ; ils ne deviennent arrondis (Brachicéphales), que vers la fin des temps préhistoriques ; or, entre ces deux limites, il s'est écoulé un espace de temps qu'on ne saurait estimer à moins de vingt mille ans.

On peut donc conclure, de ce qui précède, que dans les gisements les plus anciens, les crânes sont dolicocéphales et cela jusqu'à l'époque paléolithique ; puis ils deviennent brachicéphales, quand l'homme devient plus civilisé. Nous devons ajouter que, même les crânes dolicocéphales, présentent entre eux une dolicocéphalie variée. Ainsi, les crânes de Cromagnon (Dordogne), n'ont pas les mêmes caractères que les crânes de Bruniquel ; les premiers ne présentent pas le type simiesque, mais celui de l'homme civilisé ; les crânes de Bruniquel marquent sur eux un progrès considérable, car leur forme affecte celle d'un bel ovale avec des contours très réguliers, ce qui manque aux premiers.

Disons, en terminant cette étude des crânes, que c'est bien à tort, qu'on veut voir dans les *Crânes* dits *de Grenelle*, trouvés dans les niveaux moyens de la Seine, des crânes préhistoriques ; ils ne présentent aucun des caractères de cette période. La question a été résolue, dans le sens que nous indiquons, à la *Société d'Anthropologie de Paris*.

Revenons à notre sujet, à la descendance de l'homme par le singe ; nous l'étudierons au point de vue psychique maintenant.

Nous dirons donc que les partisans de cette doctrine (et ils sont nom-

breux), veulent que l'homme descende plutôt du Gibbon, car ce dernier anthropoïde, en s'incarnant pour la dernière fois, dans une corporéité simiesque, dut être un singe perfectionné tenant de la nature humaine qu'il allait créer, et de la nature simiesque qu'il conserva encore longtemps, jusqu'à ce que par des incarnations successives, il eût dépouillé les dernières traces de pure animalité.

Les partisans de cette descendance de l'homme, prennent de préférence à l'Orang, au Chimpanzé et au Gorille, le Gibbon, parce que cet animal est doux et caressant et semble supérieur aux autres singes Anthropoïdes.

D'après ce qui précède, l'homme primitif ne remonterait pas au-delà de la base de l'époque Chelléenne. Pendant la durée de Pliocène, le précurseur de l'homme serait apparu, tandis que les Anthropoïdes avaient fait leur apparition dès le Miocène.

A cette époque déjà éloignée du Tertiaire, la température était presque égale sur la surface du globe; aussi les Primates vivaient-ils en même temps sur divers continents, ce qui expliquerait, disent quelques anthropologues, l'apparition de l'homme sur plusieurs points du globe à la fois.

Nous avouons que ce raisonnement est captieux et ne manque pas de charme.

Revenant pour conclure aux restes fossiles du Trinil, nous dirons, avec M. Manouvrier : « Pour ma part, j'avoue que je n'aurais pas hésité à placer le *Pithecanthropos*, dans la famille des *Hominiens*, car, une espèce jouissant de l'*attitude verticale*, de la marche bipède et d'un volume cérébral au moins double de celui des Anthropoïdes de taille égale, est complètement de la famille des Anthropoïdes et possède les caractères fondamentaux et distinctifs de la famille humaine. »

Donc, le fameux chaînon n'est pas encore trouvé. Aussi, nous ne pouvons admettre les lignes suivantes du professeur d'Iéna, car Ernest Hœckel y devient trop affirmatif : « tous les éléments fondamentaux de la généalogie des Primates, depuis les plus anciens demi-singes (Lémuriens) de l'Eocène, jusqu'à l'homme, apparaissent clairement devant nos yeux, dans l'époque Tertiaire ; il n'y a plus, là, de « chaînon manquant » au moins essentiel ; « l'Unité phylétique du *Phylum* des Primates, depuis les plus anciens Lémuriens jusqu'à l'homme, est un fait historique ».

Pas si historique que cela, car, un grand nombre d'Anthropologues sont absolument d'un avis contraire à celui du professeur allemand.

Quant à nous, nous persistons dans notre croyance (nous en donnerons bientôt un nouvel argument) et cette croyance est que « ce n'est pas l'homme qui descend du singe, mais bien que celui-ci est le produit d'un accouplement monstrueux de l'homme. »

Mais adopter une telle version est chose trop simple pour être admise par de grands savants ; c'est là un fait trop vulgaire. Or, c'est précisément pour cela, que nous le croyons absolument vrai !

Enfin, voici notre dernier argument.

Puisque l'homme descend du singe, pourquoi celui-ci ne fournit-il plus d'hommes ? Ce serait à désirer, vu la décroissance de la natalité.

Il manque un chaînon, dira le savant.

Fort bien, répondrons-nous, mais alors, pourquoi le singe ne procrée-t-il pas le chaînon manquant, et celui-ci, l'homme. Car enfin, s'il en a été ainsi dans le passé, pourquoi n'en serait-il pas de même dans le présent ?

Nous pouvons donc conclure : *L'homme ne descend pas du singe* ; c'est absolument certain. C. Q. F. D.

Nous pensons l'avoir lumineusement démontré et que les grands savants ne nous occupent plus de cette question qui est pour tous les gens de bonne foi, classée.

E. Bosc.

EXORCISMES PAR L'EAU BÉNITE

A l'éditeur du *Spiritual Telegraph*.

Dans votre numéro du 7 courant, je le remarque, vous annoncez que le Très Révérend Evêque d'Albany se propose « d'exorciser les Esprits », autrement dit « de chasser les démons ». Il peut être intéressant, pour ce révérend personnage et pour le clergé catholique, de savoir que la chose a été tentée et n'a pas réussi. Le cas suivant le prouve :

Quatre jeunes filles folles et mal élevées, âgées de 15 à 20 ans, se réunirent chez une amie, pour « passer un moment avec les Esprits », ou, autrement dit, pour se moquer des manifestations spirituelles. Elles s'assirent autour d'une table et après avoir posé toutes sortes de questions folles, elles prièrent les Esprits de les prendre.

Les Esprits obéirent immédiatement ; ils s'emparèrent d'elles, les traitèrent de la façon la plus grossière, les secouèrent, leur firent tenir le langage le plus outrageant et faire les actions les plus violentes, etc. Sur ces entrefaites un des dignitaires de l'Eglise fut envoyé en hâte pour « chasser les démons obsesseurs ». Le prêtre arriva sur la scène du désordre, revêtit son surplis, s'arma d'eau bénite, et s'approcha des filles possédées avec les formules propres en ces occasions. Après les avoir aspergées d'eau sainte et avoir récité une quantité de prières dont aucune ne produisit le moindre effet, les médiums se précipitèrent à la fois sur lui avec une force irrésis-

tible et une telle quantité de coups d'ongles, que le digne père s'enfuit précipitamment, laissant le champ libre aux « démons » et aux spectateurs qui s'étaient rassemblés pour assister à l'exorcisme. Les jeunes filles continuèrent à être traitées rudement par les Esprits de désordre qu'elles avaient invoqués, jusqu'à l'arrivée de quelques spirites dont les passes judicieuses et les douces remontrances les délivrèrent à l'instant des mauvais Esprits.

Ce n'est pas le seul cas où l'eau bénite et les exorcismes ont été impuissants dans les obsessions ; si le temps et la place ne me faisaient défaut, j'en citerais beaucoup d'autres qui le prouvent.

Le *Pilote* de Boston a dit, il y a quelque temps, que quelques prières ferventes et pas mal d'eau bénite, auraient bientôt raison de cette *farce*. Eh bien ! je consens à produire une centaine de médiums que les manifestations de l'Eglise catholiques n'affectent aucunement. J'en connais un sur lequel ils peuvent commencer l'expérience immédiatement; qu'ils répandent un océan d'eau bénite et accomplissent leurs cérémonies les plus imposantes, s'ils arrivent à entraver les manifestations de ce médium, je consens à donner assez d'argent pour bâtir au moins une chapelle.

A vous, etc. SPIRITUS.

Le nom et l'adresse de l'écrivain ont été donnés à l'éditeur, pour attester la réalité de son offre ; jusqu'à ce jour la petite chapelle n'a pas encore été demandée.

Extrait de l'Histoire du spiritualisme américain moderne,
par EMMA HARDINGE.

EXPÉRIENCES DE M. WHITNEY

Editeur du *New-York Pathfinder*

Nous extrayons du célèbre ouvrage d'Emma Hardinge, « Histoire du spiritualisme américain moderne » page 243, le remarquable rapport suivant a dressé par M. Witney, Editeur de « New-York Pathfinder » au « Spriritual Telegraph. »

« Ayant été une ou deux fois chez un médium de table ou d'écriture, nous rendre compte de l'identité de nos chers morts, nous avions préparé une série de questions que nous nous proposions d'adresser à l'Esprit. Ces questions étaient écrites sur une feuille de papier à lettre et couvraient les quatre pages d'une écriture fine et serrée.

Nous avions écrit nous même ces questions, étant absolumeat seuls, et enfermés dans notre retraite, loin de tout œil mortel. Après avoir achevé ce document, nous l'avons placé dans une envoloppe que nous avons cachetée et placée dans la poche intérieure de notre habit, sur la poitrine.

Nous nous sommes rendu directement, de notre bureau à l'appartement du médium sans parler à personne, avant de nous asseoir à la table du médium, en compagnie de trois autres personnes qui nous étaient totalement inconnues.

Nous étions assis à la table depuis quinze minutes, quand le médium se tourna vers nous et nous fit observer de demander s'il y avait quelque Esprit désireux de communiquer avec nous. La réponse vint immédiatement : « Oui » Après avoir posé deux ou trois questions de peu d'importance, nous nous décidâmes à ne pas produire nos questions écrites, mais à les remettre à une autre fois. La main du médium fut alors prise, et le message suivant fut écrit ;

« Mon cher, pourquoi ne demandez-vous pas les questions que vous avez préparées ? »

Cela fut signé du nom de l'Esprit à qui nos questions écrites s'adressaient.

On peut le supposer, nous fûmes surpris plus que nous ne pourrions le dire, sachant que nous n'avions cité le nom de l'Esprit à personne, et que personne ne connaissait l'Esprit que nous cherchions. Pendant que nous étions sous le coup de la surprise, un monsieur qui était assis en face de nous, venu comme nous en investigateur, dit : « Eh bien ! avant de rien dire il faut tirer une preuve de cela. L'Esprit veut-il dire si monsieur a des questions préparées, et dans ce cas, veut-il les indiquer, et écrire par la main du médium, la première question ? »

« Oui, fut-il répondu, il a des questions préparées » et la main du médium écritune question. Nous tirâmes la lettre, nous l'ouvrîmes et nous lûmes aux assistants, la première question de notre liste qui se trouva être la copie exacte de celle que le médium avait écrite.

L'Esprit écrivit ensuite, « Je vais maintenant répondre à vos questions, posez-les mentalement. » Nous tînmes le papier devant nous, prenant soin que ni le médinm, ni personne ne peût y jeter les yeux. Alors nous lûmes les questions, mentalement, et à la fin de chaque question, l'Esprit répondit, soit par la table, soit par la main du médium, d'une façon correcte et satisfaisante.

Si l'Esprit eut été présent, corporellement, il n'aurait pu mieux faire. Nous quittâmes la réunion, dans un état de pensées tout nouveau ; celui qui n'a pas passé par une scène semblable ne le peut concevoir.

* * *

Il arriva que la plupart des membres de notre famille devinrent de fermes croyants comme nous, à l'exception de notre mére, qui désapprouvait ces manifestations, comme nous le faisions avant.

Comme je suis professeur de théologie et membre de l'Eglise presby-

térienne, notre mère fit tout ce qu'elle put pour nous persuader que nous étions sous l'influence du démon ; elle nous prédit, qu'il n'en résulterait aucun bien. Elle pria, supplia, que dis-je, implora ses enfants de renoncer à tout cela et de laisser ces pratiques.

Ses sentiments à cet égard allaient si loin, qu'elle refusa même de rester avec nous, à la maison, et demanda que les plus jeunes enfants s'en allassent avec elle. Pendant qu'elle était dans cet état d'esprit, nous remarquâmes qu'un des membres de la famille était particulièrement affecté, son visage devenait pâle, des pleurs coulaient de ses yeux : il demanda un crayon, écrivit les phrases suivantes en faisant remarquer en terminant, que cela s'adressait à elle, notre mère, et que cela venait de l'Esprit du Christ, autant que son Esprit peut approcher de la terre.

« Que la voix de la vérité et de la raison soit le guide de tous vos actes. Ayez toujours les yeux fixés vers le ciel, comme vers l'idole de vos âmes, et l'étoile polaire vous conduira au bonheur et à l'immortalité glorieuse. Que l'amour et l'union entourent vos cœurs d'une guirlande d'affection, parceque Dieu dans sa bonté a donné cette affection à tous ceux qui veulent la recevoir. Soyez calmes, modestes, sans présomption, vous fiant à la promesse bénie de Jésus, qui a dit. » Où je suis, vous serez aussi. »

Elle se leva immédialement de sa chaise, et s'écria : « Je crois au spiritisme, car, pendant que j'étais là assise, je disais une prière fervente, suppliant Jésus que, si ces choses étaient vraies il me les révélat par une communication de lui-même. Je suis certaine que ma prière, à été entendue et que ceci est la réponse. » A partir de cette heure, elle devint une croyante. a continuée de l'être jusqu'à aujourd'hui et bien plus, elle s'est développée comme medium.

Un soir, nous étions allés voir un médium bien-connu, et tandis que nous étions assis en dehors du cercle réuni autour de la table, ne cherchant ni n'attendant de communication des Esprits, le médium écrivit ce qui suit : « Mon cher fils, en rentrant à la maison, regardez bien partout. Abigaïl. ».

Le médium nous demanda qui de nous avait une mère de ce nom, dans le monde des Esprits. Personne ne répondit. Finalement, le médium demanda : « Est-ce pour lui, » en désignant chacun à tour de rôle. Etant arrivé à nous l'Esprit répondit.

« Oui :

Nous reconnûmes que nous avions une mère décédée de ce nom, nous primes la communication et retournâmes chez-nous. Naturellement, nous regardâmes partout, mais sans rien découvrir qui exigeât une surveillance spéciale, jusqu'à ce que notre attention fut dirigée vers une lucarne dans le toit, qui avait été ouverte par le vent. Après avoir fermé cette fenêtre, notre attention se tourna vers les tuyaux de cheminée que nous trouvâmes en mauvaise condition.

Qu'il suffise de dire que, si notre attention n'avait pas été attirée de ce côté par les Esprits, une bonne partie de notre mobilier eût été gâtée par l'eau et par la suie, car, pendant la nuit, éclata une des plus violentes tempêtes que ayons vues.

Ce sont là des faits. Il est évident pour nous, que ces communications viennent d'Esprits désincarnés, qui veillent sur leur bien-aimée.

Traduit par G. BÉRA

GIL

..... Et erat quidam mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam cupiens saturare de micis, quae cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat.....

Mon ami Allen S... Esqre, rédacteur d'un journal américain, me fit connaître un jour le récit suivant :

« Un garçon, de 8 à 10 ans, d'une maigreur de squelette, triste et abattu, m'accosta un certain soir dans la rue en disant : « Monsieur, je n'ai rien mangé de toute la journée..... voudriez-vous avoir la bonté de me donner dix centimes ? » — Sans hésiter, je sortis l'argent demandé et le lui offris. L'enfant remercia et s'éloigna. Je lui aurais donné les dix centimes demandés, quand j'aurais été forcé pour cela de vendre mon pardessus. — Un de mes amis, qui passait par hasard à ce moment près de moi, aperçut le garçon et se tournant vers moi : « Comment, mon cher, vous donnez l'aumône à cette espèce de vagabond ? » dit-il ; « vous encouragez la paresse et la mendicité..... Cependant un homme, comme vous, qui depuis plus de 15 ans « rédige un journal devrait, à mon avis, connaître un peu mieux la nature « humaine. Que de fois vous avez été trompé par des hommes, des femmes « et des enfants qui, feignant la misère, racontaient de terribles histoires « touchant leur triste position, leur manque de travail, leur maladie et leur « misère. De fait, ce n'étaient pourtant que des fainéants et des mendiants « de profession. Or, il est temps, mon ami, d'ouvrir les yeux et de ne pas se « laisser exploiter par des filous... Je parie, que ce garçon là est aussi un « mendiant de profession et que, ses parents l'envoient mendier dans les « rues ». — Voilà ce que disait mon ami P..., d'un air fâché, ne pouvant pas comprendre comment il y a des gens qui se laissent si facilement exploiter par des mendiants de profession. — Or, beaucoup de gens pensent comme mon ami, attendu, qu'ils dépenseraient plutôt un dollar en futilité que de se laisser tromper par un mendiant pour un misérable penny. — Certes, j'ignorais absolument, si le garçon était vraiment pauvre, ou si c'était un mendiant de profession, cependant, je n'aurais pas hésité à lui

donner mon dernier shilling, s'il me l'avait demandé. — A la question de « pourquoi ? » de mon ami P..., toujours surpris, je lui fis le récit de l'histoire suivante, qui m'arriva l'année dernière... Mon Dieu ! que ne donnerais je pas pour qu'elle ne soit pas vraie !...

Le 20 décembre, de l'an passé, il faisait un froid terrible. Le thermomètre marquait 20° au-dessous de zéro. Le froid était si vif, qu'on sentait comme des aiguilles dans l'air et qu'on se recoquillait malgré soi jusqu'à la plante des pieds. La neige encombrait les rues, le vent la balayait avec des sifflements immenses. Tout semblait mort ; tous les êtres se cachaient, se blotissaient dans quelque trou. On n'entendait que la glace crier sous les pieds. Je m'arrêtai au coin d'une rue pour prendre le premier fiacre venu, qui passerait par là, lorsqu'un garçon de 8 à 10 ans, s'approcha timidement de moi. Il était déguenillé, son visage exprimait la faim et la souffrance. D'une voix lamentable il me dit : — « J'ai terriblement froid et je meurs de faim ! » — « Pourquoi ne vas tu pas à la maison ? » demandai-je. « Je n'ai pas de maison ». — N'as-tu pas des parents ? » « Je n'ai personne ». — « Depuis quad es-tu ici? — « Depuis trois semaines ». — Le ton de sa voix trahissait le mendiant de profession. Il me semblait l'avoir déjà vu rôder dans les rues. Je me tournai vers lui et dis d'une voix brusque : « Ah ! je te reconnais !... écoute, si je te revois encore arrêtant les passants dans les rues pour mendier, je te ferai arrêter par la police... m'entends-tu ! » — Le garçon se sauva. J'étais satisfait croyant avoir découvert un mendiant de profession. L'idée ne me venait pas à la tête qu'il se pourrait que ce pauvre orphelin délaissé, ait peur de la police en étant cependant tout à fait innocent et disant la pure vérité...

Deux heures plus tard, à la nuit tombante, le froid était tel, que mes yeux en pleuraient derrière les grands poils du collet de ma pelisse. J'allais ainsi depuis vingt minutes, osant à peine respirer, quand une voix plaintive me cria : « Monsieur, par amour de Dieu, ne m'abandonnez pas... je meurs de faim et de froid... » — Je me tournai et reconnus le même garçon grelottant dans son habit déchiré, le désespoir peint sur son visage. — Je lui aurais fait une aumône, mais l'idée ne me quittait pas, que j'avais devant moi un mendiant de profession envoyé par ses parents pour arrêter les passants dans les rues. Je le saisis par la main en disant : « Ecoute si tu ne m'avoue pas à l'instant que tu as menti, je vais te conduire au poste de police le plus voisin ! » — A ces mots la figure de l'enfant déjà pâle à cause du froid, devint plus pâle encore et retirant brusquement sa petite main : « Laissez-moi, Monsieur ! s'écria-t-il je vous en supplie... ne me conduisez pas au poste... oui... oui... j'ai menti ». Et faisant demi-tour il se sauva à toutes jambes.

Je dirigeai mes pas vers ma maison, me félicitant d'avoir débarassé le public d'un vagabond et d'un mendiant de profession. — Quelques heures après, j'étais tranquillement dans mon cabinet de travail, bien chauffé, en

train d'écrire un article contre la mendicité pour mon journal. Dehors il faisait noir comme dans un four ; malgré la neige qui tombait, il gelait à pierre fendre. Mes fenêtres étaient couvertes d'un drap de givre. J'entendis des pas dans le vestibule et une voix d'enfant se fit entendre sous ma porte. J'ouvris à l'instant, me demandant qui pouvait à cette heure, par un temps pareil envoyer un enfant dehors. Mais je reculai de surprise en voyant devant moi le même garçon mendiant qui m'avait arrêté dans la rue. Il était tout couvert de neige et grelottait de froid. « Monsieur, au nom du ciel dit-il en pleurant, ayez la bonté par amour de Dieu... » — mais tout à coup me reconnaissant, il n'acheva pas la phrase commencée et fit un bond en arrière. Je voulais absolument apprendre de lui pour quelle raison il m'avait suivi jusqu'à ma demeure et pourquoi il ne s'était pas adressé à quelqu'un d'autre. J'aurais dû penser, qu'à cette heure, par un temps pareil, les rues étaient désertes et que le pauvre enfant dans son désespoir frappa à la première porte venue. Mais dans ma colère cela ne me vint nullement à l'idée.— Si ça avait été un autre garçon pauvre, qui s'adressait à moi, à cette heure, certainement je lui serais venu en aide, mais croyant toujours avoir affaire à un mendiant de profession, qui s'entêtait pour m'importuner, la colère me prit, je m'avançai à lui pour le prendre au collet et le jeter dehors. — « Ah ! c'est encore toi ? lui criai-je, comment t'appelles-tu ? — Il recula dehors et fut enveloppé par un tourbillon de neige. — Je m'appelle « Gil... » — dit-il en s'éloignant — c'est bien ! attends un peu ; tu auras bientôt de mes nouvelles ! lui dis-je et je fermai la porte à clef. — Je revins à mon travail ; terminai mon article et me couchai vers minuit. — Dehors le vent sifflait ; les girouettes tournaient sur leur tringle en grinçant ; la neige ne cessait pas de tomber.

Le lendemain de grand matin j'ouvris la porte du vestibule. Là m'attendait un spectacle étrange. Sur la marche de l'escalier gisait le corps du petit Gil, mort pendant cette terrible nuit. La tête reposait sur la pierre, les pieds dans la neige, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, la figure exprimant une indicible tristesse... Je vivrais mille ans, que l'image de ce pauvre garçon abandonné, mort de faim et de froid ne s'effacerait pas de mon esprit... Une soupe chaude, un abri, auraient pu sauver la vie à un enfant...Par mon manque d'amour et de charité, je venais de commettre là un terrible crime envers l'humanité. Personne ne sait ce que je souffre... non, personne ne peut le comprendre... C'est un remords..., une souffrance qui ne laisse ni trêve ni repos... qui n'a point de fin !...

JOSEPH DE KRONHELM.

LE DIABLE ET LE BOURGUIGNON SALÉ

Monsieur, je lis dans un almanach à 0 fr. 25, publié à Auxerre, intitulé le *Bourguignon salé*, une anecdote dont voici queiques mots :

« Dans une maison de spirites se trouvait une fervente croyante, à qui l'on demanda de faire quelques épreuves. Cette dame, sans se faire prier, tira un livre de sa poche et adressa à haute voix, une prière à Satan.

« En entendant prononcer cet appel au prince des ténèbres, l'une des personnes présentes avoua qu'elle n'avait pas le courage d'entrer en relation avec le diable... etc. »

L'auteur de cette anecdote est anti-clérical et, en même temps, adversaire acharné du spiritisme et de l'idée de Dieu ; comme il a remarqué que l'Eglise attribue tous les phénomènes spirites à Satan, il a profité d'une occasion quelconque pour lancer ses attaques.

C'est ainsi que les habitants de nos campagnes sont renseignés sur la valeur du spiritisme sont déjà disposés à en parler avec dédain.

A quoi servent les 9.000 francs donnés à un député ? ils servent à propager l'erreur, le mensonge et cela est d'autant plus grave qu'il y a de ces almanachs dans un grand nombre de familles.

Si vous jugez nécessaire de signaler ces diatribes dans la *Revue spirite*, veuillez m'envoyer plusieurs numéros du cahier qui les contiendrait, vous obligeriez votre bien dévoué. HENRI PRIEUR.

En effet, les prédicateurs d'un côté et les républicains positivistes néantistes, se plaisent à dénaturer ce dont ils n'ont pas fait une étude préliminaire. *A priori* le prêtre dit : c'est le diable, oubliant que l'homme noir, sur la terre, a toujours fomenté la discorde, la guerre, créé le trouble des consciences, et la dénonciation et l'inquisition. Le Diable, c'est lui véritablement et il n'est pas besoin d'en chercher d'autres.

Quant aux députés publicistes qui, dans le *Bouguignon salé*, sèment des racontars ineptes, ils font le plus sot des métiers, car le spirite qui a du bon sens sait fort bien que tout est substance, et que dans l'Univers infini il n'y a que de la substance à l'infini à deux-états.

Tous les corps plastiques appartiennent à l'état neutre et inintelligent de cette substance infinie.

Toutes les âmes proviennent de l'état actif de cette substance infinie, elles animent les corps humains dont elles se servent pour leurs manifestations.

L'état actif de la substance étant l'ordre et la raison même, meut tout

qui a besoin d'être mu ; comme tous les corps plastiques (Les sphères et leurs habitants) sont plongés dans cette substance active, elle les meut dans l'espace, avec harmonie, raison et ordre.

Tout est donc éternel, et quand l'âme quitte son corps, elle ne disparaît qu'à nos yeux matériels.

Les spirites connaissant cette loi supérieure, savent pertinemment qu'un père, une mère, un frère, une compagne vivent, se souviennent; donc, en évoquant leurs parents ou leurs amis ils ne peuvent appeler le Diable, cette création fantastique des religions qui pour mieux dominer la foule, ne vivent que par le miracle et la foi absolue et sans contrôle.

Prêtres et députés bourgeois se peuvent entendre pour tromper et démoraliser le peuple qui ne sait pas; mais gare au réveil de ceux qui lisent le *Bourguignon salé*, car s'ils obtiennent de savoir, ils s'écarteront évidemment de tous les menteurs, de tous les oppresseurs, pour rendre hommage à la pure et simple vérité, à Dieu substance universelle et infinie.

P. G. LEYMARIE.

DEUX SÉANCES D'APPARITIONS A LONDRES

Les phénomènes de matérialisation, qui passionnent à un haut degré les adaptes du spiritisme, sont extrêmement rares, surtout en France, où les médiums qui obtiennent ces effets sont en très petit nombre. Il faut attribuer cela à l'opposition que le spiritisme rencontre en France, et aussi au manque de conditions nécessaires à l'obtention de ces phénomènes.

Nous ajouterons aussi que les Esprits eux-mêmes ne favorisent pas en général ce genre de médiumnité qui offre de grands dangers pour ceux qui s'y livrent.

Si certains médiums sont arrivés à ce degré, c'est parce qu'ils avaient une mission spéciale et qu'ils suffisaient à convaincre les personnes désireuses d'étudier les matérialisations. On a pu voir, il y a plusieurs années, le célèbre médium Daniel Homes, et ensuite Eglinton non moins célèbre, qui ont passé quelque temps en France.

A Londres actuellement, on peut avoir des séances avec M. Craddock et avec Mme Florence Corner (la célèbre Miss Cook d'autrefois). Ayant écrit il y a quelque temps l'histoire partielle de cette dernière d'après des récits anglais, j'étais très heureuse d'être conviée à l'une de ses séances lors de mon récent voyage à Londres ; premièrement il faut dire que Mme Corner ne donne ses séances que depuis environ dix-huit mois. Jusqu'à cette époque, et depuis une vingtaine d'années, elle menait une vie très retirée

auprès de son mari et de ses enfants. Actuellement son mari est en Amérique et elle vit seule à Londres avec une de ses filles; elle est heureuse donc de donner quelques séances par semaine chez des spirites comme autrefois.

Une série de séances privées a été donnée chez Mme Bathe à Londres ; pour ma part, j'ai pu assister à deux de celles-ci, le 10 et le 17 octobre 1899. Je dois ajouter que notre hôtesse est une spirite fervente.

La première séance eut lieu le soir vers huit heures. Seize personnes étaient présentes. On nous pria de former une chaîne en demi-cercle devant la fenêtre qui avait été disposée en cabinet noir par un moyen aussi simple qu'ingénieux.

Le grand salon où nous étions était au rez-de-chaussés d'une maison entourée d'un jardin. La fenêtre était très large et formait une baie qui avançait sur le jardin; des volets en bois plein la fermaient hermétiquement, et de lourds rideaux de peluche rouge étaient ramenés au dessus d'une large tringle posée à cet effet à travers l'encadrement de la fenêtre. On pouvait passer sous la tringle sans se baisser; les rideaux formaient un toit au-dessus, puis retombaient.

On installa Mme Corner dans l'embrasure sur une simple chaise cannée. Des messieurs de l'assistance se chargèrent du soin de l'attacher avant la séance.

Ils prirent donc des cordons neufs qu'ils enroulèrent autour de sa taille pour la fixer au dossier de la chaise : ses poignets également furent attachés ensemble en laissant un écartement de vingt centimètres au maximum.

Afin qu'on ne puisse l'accuser ensuite d'avoir détaché les cordons les bouts en furent cachetés et scellés sur des cartes de visite.

A la fin de la séance on retrouva les cordons et les cachets intacts : quelques personnes voulurent s'assurer de la fenêtre, et demandèrent la permission, qui leur fût accordée, de passer par le jardin, afin de poser des scellés extérieurement sur les volets, dans le but d'empêcher l'introduction de quoi que ce soit.

Dans l'embrasure, à l'intérieur le plancher était recouvert d'une toile cirée, qui mieux qu'un tapis permettait d'entendre très distinctement les bruits. Le salon de Mme Bathe avait une dizaine de mètres de long, de sorte que nous y étions très à l'aise.

Avant de commencer, Mme Corner invita les dames présentes à venir examiner ses vêtements dans le petit salon. Nous dûmes constater que Mme Corner était vêtue d'une robe brillante d'alpaga noir, aux manches longues et étroites. Ses vêtements de dessous étaient en laine, de couleur très foncée. Absolument pas de blanc. Rien n'expliquait donc les apparitions blanches que nous devions voir se produire quelques instants plus tard, et qu'il faut par conséquent attribuer à l'intervention des Esprits.

Mme Corner veut bien se soumettre à toutes les épreuves pourvu qu'elles

lui soient imposées amicalement, et non dans un esprit de contradiction, car elle est très susceptible, facile à énerver, et si cela lui arrive avant une séance, celle-ci peut s'en ressentir, comme cela s'est produit récemment en Autriche où Mme Corner avait été appelée par des savants.

A Berlin on la traita bien; les séances furent bonnes; tandis qu'en Autriche elles furent nulles, les précautions prises ayant anéanti le médium.

Chez Mme B. la séance avait lieu dans une demi-obscurité. L'appareil d'éclairage était assez original; il consistait en une lanterne posée sur le piano et dans laquelle, à l'aide d'un tuyau de caoutchouc, on avait amené le gaz. La lanterne était munie d'un verre rouge.

Cette combinaison qui avait d'ailleurs été approuvée par les Esprits, permettait de régler la lumière et de la rapprocher de notre cercle.

On la baissa donc jusqu'au point nécessaire.

Les personnes du cercle se voyaient distinctement.

Mme B. nous pria de causer à haute voix en attendant les phénomènes. Plusieurs conversations s'engagèrent.

Pendant ce temps, paraît-il, les Esprits rassemblaient le fluide des personnes pour s'en servir et aider au phénomène, car le fluide seul du médium ne suffit pas.

Au bout de dix minutes, les phénomènes commencèrent par des voix derrière le rideau. On distingua une voix rauque. Tout de suite Mme B. déclara que c'était l'esprit du capitaine qui se manifestait.

Le dialogue suivant s'engagea :

— « Bonjour capitaine, comment ça va-t-il ?

— « Ça va bien; content de vous voir ».

Puis ayant été interpellé par l'un des assistants il expliqua qu'il était toujours assis à côté du médium, veillant sur lui pendant les manifestations et que son devoir était d'écarter les mauvais esprits qui pourraient lui nuire.

Il annonça la venue de l'Esprit Marie qui se montrait d'ordinaire; et un instant après chacun retenant son haleine, pu apercevoir les rideaux s'écarter; et une forme très blanche et très grande apparut debout à l'entrée des rideaux dont elle ne s'éloigna pas. Elle semblait très craintive, et regarda attentivement toutes les personnes assises dans le cercle, en inclinant la tête devant celles qu'elle reconnaissait. Pour regarder de mon côté elle dût s'abriter les yeux avec la main car la lumière placée derrière moi l'empêchait de distinguer les personnes qui m'entouraient. Elle resta environ cinq minutes devant le rideau, puis disparut lentement. Tout à coup, elle parut à côté du rideau opposé, où étaient assis Mme B. et son hôte M. Knowles, un médium, à qui elle donna amicalement la main ainsi qu'à Mme B. car celle-ci avait eu déjà nombre de séances; les Esprits la connaissaient fort bien, et semblaient très confiants avec elle.

Les Esprits paraissaient fréquemment dans ce coin, et j'ai bien regretté de ne pas y être placée, car j'aurais vu bien plus distinctement les formes.

Quand l'Esprit se retira on nous pria de continuer à parler à haute voix, puis après un instant d'interruption, on vit une forme blanche apparaître au milieu des rideaux. Cet Esprit avait la forme d'une jeune femme gracieuse aux bras nus et bien faits qu'elle étendait en croix, (or Mme Corner ayant les mains liées, personne ne pouvait supposer que c'était elle qui apparaissait ainsi). La tête de l'apparition était enserrée dans des bandeaux d'étoffe blanche qui en recouvraient la plus grande partie. J'ai pu constater que la coiffure de cet esprit, différait sensiblement de celle de la première apparition. Ce deuxième Esprit fut parfaitement reconnu par Mme B. qui le nomma. Il ne me semble pas qu'il ait parlé ; autant qu'il m'en souvienne il s'est contenté d'apparaître silencieusement.

Quand les esprits avaient disparu on entendait les voix derrière le rideau.

La voix du capitaine, quoique très basse, avait des intonations qui se rapprochaient de celle de Mme Corner. J'en conclus que cet Esprit s'exprimait par le moyen de l'incarnation du médium, ce dernier étant en trance comme toujours pendant les séances.

Après cet intervalle on vit paraître tout en haut dans la partie du rideau formant toit, une grande main au bout d'un bras nu.

La tringle était placée à la hauteur d'une personne, et la main apparaissait beaucoup plus haut, ce qui était très étonnant.

Quand on la vit ce ne fut qu'un cri ; « Oh ! la grosse main », la voyez-vous ! » puis un instant après cette main passa sur le côté du rideau où était assise Mme B. et frappa trois forts coups sur ses genoux, ce qui la fit s'écrier : « Assez, de grâce ; vous me faites mal », sur quoi cette manifestation prit fin.

Peu après l'Esprit Marie revint et engagea une conversation dans le même coin avec Mme B. Je ne pus, étant trop éloignée, ni voir l'Esprit, ni saisir les termes du dialogue.

Vers la fin de la séance, le capitaine dit qu'il essaierait d'écrire. On mit donc un crayon par terre derrière le rideau. Le capitaine s'écria : « Ça ne va pas ! il y a du métal au bout de ce mauvais crayon ! » Un instant après le bout en métal fut lancé dans la salle. Puis une accalmie, pendant laquelle on entendit divers bruits du côté des esprits. Le capitaine dit : « C'est pas commode cette affaire-là ; je fais ce que je peux, et ça ne marche pas. » Puis on entendit un grand remue-ménage, et la même voix s'écria : « Sortez-là » puis on entendit des gémissements prolongés.

A ce moment je reçus sur les pieds un coussin lancé avec force, qui avait été placé sous les pieds du médium au début de la séance.

Quand elle entendit les gémissements, Mme B. se leva inquiète et pria quelqu'un d'augmenter la lumière. Nous vîmes alors, à notre stupéfaction

le grand rideau enroulé en partie autour du médium ; on l'écarta et l'on vit encore un châle gris qu'elle avait sur les épaules et qui, à ce moment, recouvrait complètement sa tête. On retira le châle et l'on vit le médium, toujours sur sa chaise, mais le nez tourné contre le mur et le touchant presque. On visita les liens qui étaient intacts, c'est-à-dire dans le même état qu'au début, et qui certainement n'avaient pas permis au médium de paraître lui-même et de simuler les phénomènes auxquels nous venions d'assister.

Etant donnés que les volets étaient scellés, qu'il était impossible d'entrer dans l'embrasure, que personne dans l'assistance n'a bougé, et que le médium était attaché, la seule explication possible de ce qui s'est passé est l'explication spirite ; c'est-à-dire que les Esprits familiers de Mme Corner prenaient les fluides, et les rassemblaient pour construire des formes momentanément visibles.

Telle est la description de cette séance mémorable pour moi, aussi bien que je puis m'en souvenir.

Je me proposais de faire de nombreuses observations le mardi suivant, mais elles ne purent avoir lieu, comme on va voir.

Les personnes du groupe étaient les mêmes sauf une ou deux exceptions : on attacha le médium comme avant, on prit les mêmes précautions, mais aucune apparition ne se montra de la soirée et voici pourquoi :

Après quelques instants on entendit Mme Corner, encore éveillée qui protestait violemment contre les approches d'un Esprit qui semblait l'inquiéter : « Allez-vous en, laissez moi, vous dis-je ; je ne veux pas de vous ; je ne veux pas que vous me touchiez ; vous n'avez pas le droit de venir ici nous déranger comme cela ; restez en bas à la cave. »

Il faut dire que Mme B, nous avait raconté que le sous-sol de sa maison était hanté, que des esprits troublés se faisaient entendre dans la cave : qu'elle était descendue un soir avec une table et des chaises et qu'on avait fait une séance spirite au milieu de la cave à charbon, avec Mme Corner comme médium, et quelques autres personnes. Là ils apprirent que l'Esprit se nommait Holland et qu'il avait tué plusieurs personnes dans ces sous-sols, de sorte qu'il était pour ainsi dire enchaîné à cette maison en raison de ses crimes. Ils essayèrent de le ramener par des exhortations au repentir, ce qui ne produisit que fort peu d'effet, étant donné que c'était un esprit arriéré et têtu.

Le jour de la réunion, cet esprit avait appris que Mme Corner était là et l'avait suivie dans la salle des séances où il espérait se matérialiser.

Mme Corner le voyant autour d'elle avant de s'endormir était très effrayée ; et les bons Esprits qui l'entouraient ne pouvaient venir à bout d'éloigner ce revenant criminel qui essayait de prendre ses fluides pour se donner une forme comme il avait découvert que les autres faisaient.

Après une attente prolongée, on entendit des coups frappés dans la boiserie derrière le rideau, la lutte sembla se prolonger et soudain on perçut

la voix du capitaine qui s'écriait vivement : « Au nom du ciel, sortez-là ». La séance cessa et l'on trouva le médium attaché, mais souffrant, geignant, se lamentant et paraissant évanoui. On le transporta dans une chambre plus fraîche où il revint peu à peu à lui, et déclara que l'Esprit méchant l'avait très effrayé et que dans ces conditions il était impossible d'obtenir une bonne séance.

Mme Corner paraissait désolée en pensant que les personnes s'étaient inutilement dérangées; elle essaya même une demi-heure plus tard de recommencer la séance, mais on ne put rien obtenir, l'esprit Holland s'obstinant à rester,

Mes observations se trouvèrent donc par ce fait absolument impossibles malgré ce que je m'étais promis. Par la suite, il paraît qu'une ou deux séances de la même série n'eurent pas plus de résultats et cela pour les même motifs.

Mme B. fut donc obligée depuis de transporter les séances dans une autre pièce de sa maison où les phénomènes recommencèrent à se manifester enfin.

De ce qui s'est passé, je tire cette conclusion que des phénomènes faux peuvent avoir lieu toujours et partout. Dans le cas de Mme Corner, même les séances manquées contribuent à prouver l'authenticité des phénomènes, car on comprend parfaitement que quelquefois de mauvais esprits peuvent venir troubler dans une séance les travaux des esprits familiers des médiums.

Dans ces réunions l'harmonie est désirable en tout, aussi bien du côté du public que du côté des esprits, car une seule note fausse peut détruire la cohésion indispensable à l'obtention des phénomènes.

B. DE LAVERSAY.

MONSIEUR LEADBEATER A PARIS

Les lecteurs de la *Revue* se rappelleront peut-être que je leur ai présenté, le printemps dernier, Mme Annie Besant, le grand apôtre de la Théosophie. Je me permettrai aujourd'hui de leur présenter un autre de nos *leader*, M. C. W Leadbeater qui a passé une douzaine de jours à Paris vers la fin décembre.

L'époque des fêtes de Noël, si favorable aux réunions de famille, l'est beaucoup moins pour des réunions d'un autre genre. Aussi M. Leadbeater n'a-t-il donné qu'une conférence publique. Cependant il s'est fait entendre tous les jours et jusqu'à deux fois par jour, dans des réunions privées plus

ou moins nombreuses, suivies par les membres de la Société Théosophique, et il a assisté aux différents meetings des Branches, au nombre de cinq maintenant à Paris.

C'est une belle et intéressante figure que j'ai à vous dépeindre et je crains fort que ma plume ne soit pas à la hauteur de la tâche. Grand, blond, de tournure athlétique, le front large et haut d'un penseur, une physionomie pleine d'énergie et de bonté tout à la fois, éclairée par un regard tout particulier... le regard d'un clairvoyant. On sait que M. Leadbeater a développé au plus haut degré cette faculté de clairvoyance que pour ne pas la confondre avec la clairvoyance ordinaire des sujets, j'appellerai : *Clairvoyance spirituelle.*

Ce regard attentif, qui perce et pénètre, vous produit une étrange impression tout d'abord. Pour le fixer bien loyalement, il faut un certain courage, car, on le sent arriver tout droit à votre être intérieur, à cet être qui n'est connu que de vous seul. Mais ce regard, il faut le dire, est adouci par une bonté exquise se traduisant ainsi : « Ne craignez rien, si je vois votre âme telle qu'elle est ; si je vois son degré de développement, toutes ses ombres et ses faiblesses, je vois aussi le pourquoi de ces ombres et de ces faiblesses. Je vois, bien loin en arrière, la marche du Karma, et les épreuves et les luttes qu'elle a eu à subir, cette pauvre âme. Et je vois tout aussi bien sa bonne volonté, ses aspirations vers la pureté, ses possibilités de progrès spirituels ».

Dans le charme de l'intimité, le conférencier se montre sous un jour encore plus sympathique ; si plein d'aimable gaîté, de bienveillance ; ne se rebutant jamais de commenter, d'expliquer, de mettre sa haute intelligence à la portée d'intelligences plus humbles... ne faisant jamais parade de sa supériorité. Sa modestie et sa simplicité,... quelle leçon pour tous ceux qui savent réellement quelque chose de lui !...

Faut-il dire quelques mots de sa vie ?... faut-il dire comment il est arrivé à la Théosophie ? Il y a vingt ans, M. Leadbeater était un jeune pasteur de la High Church. J'ai entendu dire qu'il était assez sociable et très amateur de tennis... la vie lui réservait bien des surprises. Mais, en même temps, c'était un esprit chercheur et très obsédé de doutes religieux, ardemment désireux de trouver la Vérité. Il la chercha dans différentes voies et pendant plusieurs années explora celle du spiritisme. Il assista à des séances données par des médiums remarquables, Eglinton entre autres avec qui il se lia d'amitié. C'est par Eglinton, indirectement, qu'il obtint une preuve de l'existence des Maîtres. Il lut alors les ouvrages de Sinnett, entra dans la Société théosophique. Quelque temps après, il partait pour l'Inde et c'est là qu'il vint à acquérir la notion directe des Mondes invisibles, car ses

facultés de clairvoyance se développèrent avec une rapidité extraordinaire, instantanément pour ainsi dire.

Désormais sa conviction était faite; il se donna entièrement à la Théosophie dont il devint l'un des apôtres les plus dévoués.

Mais nous voilà bien en arrière de son séjour parmi nous, et j'y reviens pour parler de quelques-unes des questions traitées par lui devant son auditoire habituel. M. Leadbeater, admirablement interprété d'ailleurs, parlait un anglais parfaitement clair et distinct. Je dirai que sa parole avait l'une des facultés possédées par son regard : elle pénétrait,... il savait si bien se faire comprendre ! Et certaines questions abstraites qui eussent été de l'hébreu pour nous, dans un autre cas, devenaient absolument claires et lumineuses pour l'esprit.

M. Leadbeater a, tour à tour, dans ces différentes réunions, traité de l'*Individualisation des animaux*, de l'*Aura*, cette sorte d'atmosphère qui nous enveloppe et dans laquelle le clairvoyant lit à livre ouvert — du *Devakhan* ou vie céleste, la vie du plan supérieur qui succède à la période purgatorielle ou Kamaloca — des *Clichés Akashiques* où tous les actes accomplis dans le passé le plus lointain sont, pour ainsi dire photographiés...de *la Loi de sacrifice*, sujet admirable et admirablement traité, enfin des *Aides invisibles*. Certain de nos frères spirites auront lu son livre *Invisible helpers* dont une partie a été traduite pour la *Revue Théosophique française*. Cette dernière question a enthousiasmé l'auditoire. M. Leadbeater, après avoir cité quelques exemples à l'appui, expliqua comment chacun de nous peut, dans une certaine mesure, contribuer à ce beau travail pour l'humanité. Les Aides invisibles conscients, c'est-à-dire qui ont été éveillés sur le Plan astral pour y travailler plus librement, et qui peuvent à leur réveil, transférer le souvenir de ce qu'ils ont accompli dans leur cerveau physique, sont encore relativement bien rares. Mais pour travailler sur le plan astral, cette faculté *de se souvenir* au réveil n'est nullement nécessaire. Il importe peu que nous soyons conscients du service rendu, pourvu que nous ayons pu rendre ce service. Si ce sujet intéressait les lecteurs de la *Revue Spirite*, je le traiterais bien volontiers plus longuement, un autre jour.

A une réunion intime, donnée par le directeur de la *Revue Théosophique*, M. Leadbeater parla du plan mental, le plan de la pensée, sujet d'un intérêt capital, effleuré déjà par Mme Besant dans sa belle conférence sur l'Idéal Théosophique. Celle de M. Leadbeater a été remarquable et je regrette, amèrement de ne pouvoir en donner un extrait ici, car elle n'a pas été sténographiée. En nous parlant de ce plan mental, M. Leadbeater s'est étendu sur l'importance et la puissance de la pensée, sur la responsabilité qu'assume tout être qui pense et qui envoie dans le monde des forces hostiles ou bienfaisantes, purifiantes ou empoisonnées.

D'une autre conférence sur le plan astral, je puis donner quelques extraits. M. Leadbeater dit en parlant de la réalité du monde astral, de sa matérialité invisible pour nous : « Un temps viendra, au cours de notre évolution où nous en deviendrons tous conscients. En attendant, à cause des inégalités d'évolution, il s'en trouve parmi nous quelques uns qui sont conscients de ce monde; quelques autres en sont devenus conscients en suivant délibérément le sentier de développement qui conduit à ces facultés. D'autres enfin se trouvent être accidentellement par nature, en possession de quelque perception de ces mondes invisibles.

« Ces gens sont communément appelés des clairvoyants, et pour le moment ils sont une très faible minorité dans le monde... Or, faire partie d'une très faible minorité, cela revient généralement à être considéré comme lunatique par la majorité. »

. . . . . .

Plus loin, en parlant du corps astral, le conférencier dit : « Dans la composition de tout être humain, il entre de la matière astrale... Cette matière astrale est le véhicule des passions, des émotions et des désirs de l'individu.. Lorsque vous développez en vous la faculté de voir cette matière, vous la voyez au dedans et autour de chaque personne que vous regardez, et la première chose qui saute aux yeux, ce sont ses transformations continuelles.

Le corps astral se modifie surtout en ce qui concerne le mode de ses vibrations... Par exemple, si vous regardez avec la vision astrale le corps astral d'une personne à l'état de repos, vous voyez la couleur générale de son corps astral. Mais supposez que pendant que vous observez cette personne elle ait un grand accès de colère;... aussitôt vous verrez se produire une modification évidente et étonnante dans ce corps astral. Vous y verrez une explosion de rouge vif, en sorte que, voyant cette couleur, vous pourrez immédiatement vous dire : cette personne est en colère.

« Un autre exemple : Entrez dans une église, une église où au moins quelques-uns des fidèles pensent véritablement à ce qu'ils font; vous y verrez le résultat d'une explosion de sentiments dévotionnels et le résultat produit sera une vague de coloration bleu de ciel.

De même vous verrez une admirable nuance rose se répandre sur le corps astral d'une personne affectée subitement par une émotion d'amour intense, élevé et désintéressé.

« Tout cela a l'air poétique; néanmoins la chose est parfaitement scientifique, parce que l'émotion produit une rapidité particulière de vibrations de la matière du corps astral... Or, vous savez que sur le plan physique,

une modification dans la rapidité des vibrations produit généralement un changement de couleur. »

Le 23 décembre, M. Leadbeater a parlé publiquement, salle des Mathurins sur la mort et les états qui suivent la mort. Il est évident que pour les théosophes et même pour bien des spirites, sa conférence n'avait rien de nouveau. Mais certaines vérités sont toujours utiles à dire, et celles-ci, par leur esprit de logique, de justice et de compassion, ont dû certainement impressionner ceux des auditeurs qui n'avaient pas encore entendu parler de l'Au-delà, au point de vue théosophique...

Nous y voyons les idées de châtiment et de récompense nettement pris à parti.

« Il est inutile de parler d'un juge qui récompense et qui punit. Les états qui suivent la mort sont simplement et d'une façon absolue le résultat de la vie de l'homme. Celui-ci peut se créer un purgatoire très réel, presque un enfer. »

En s'étendant sur le Karma ou loi de causalité, le conférencier dit : « Je sais bien que certaines de ces idées semblent en contradiction avec la Révélation. Mais les lois de la nature sont les lois de Dieu et les expressions de Sa volonté, et, par conséquent rien de ce qui provient de Lui ne peut contredire les lois. Il est vrai que nous savons encore peu de choses de ces lois, surtout de celles qui fonctionnent sur les plans supérieurs, mais nous possédons au moins certains principes généraux qui se maintiennent après la mort comme auparavant. Nous savons, par exemple, que toute énergie se conserve, que jamais aucune force n'est perdue; ce principe s'applique aux choses spirituelles tout comme aux choses de ce plan physique. Nous savons qu'une cause produit toujours son effet, et qu'il n'y a pas d'effets sans causes... On a parfois exigé de nous la croyance qu'il y avait un châtiment illimité, une souffrance infinie pour une certaine somme d'iniquités commises ici-bas, nécessairement limitée puisque la vie humaine est essentiellement telle... Cette idée me paraît anti-scientifique. Il est impossible qu'une chose limitée ait un résultat illimité, infini. »

Ce sont là des idées familières à nos frères spirites, n'est-il pas vrai? « Nous ne demandons à personne, dit ailleurs M. Leadbeater d'accepter aveuglément aucune des assertions de la Théosophie; nous les exposons en vous disant qu'elles nous ont été transmises par de plus savants que nous, et ensuite que plusieurs d'entre nous, sous la direction de nos Maîtres, ont appris à vérifier par eux-mêmes une partie de ces assertions. »

Le conférencier s'étonne à raison de cette crainte de la mort qui devrait être incompatible avec une réelle foi en l'immortalité de l'âme.

« Un grand nombre de personnes, dit-il, qui regretteraient l'épithète de

matérialistes agissent néanmoins comme si leur mort devait être *la fin de tout*. Quoi qu'elles puissent dire, elles ne croient pas, en réalité, à une vie posthume, car toutes leurs actions démontrent qu'elles ne prennent comme éléments de calcul dans leur existence, que les choses en deçà de la tombe.

Une autre conception erronée concernant la mort est cette idée qu'il nous est tout à fait impossible de savoir quoique ce soit sur les conditions de l'au-delà. C'est là une idée commune à notre civilisation actuelle, mais qui n'a jamais été admise dans les civilisations antiques... La Théosophie nous donne la certitude que les états succédant à la mort sont parfaitement connaissables et susceptibles d'être explorés par un grand nombre d'humains... Il est même possible à l'homme d'atteindre consciemment des états encore supérieurs et obtenir de là une conception plus haute et plus réelle de la vie dans son ensemble... Et autant qu'il nous est possible d'observer ces mondes supérieurs, nous pouvons voir que le même immense processus d'évolution se poursuit et que toujours et incessamment la vie s'élève de plus en plus haut, que jamais elle ne retombe, si ce n'est temporairement, afin d'entrer peut-être dans une nouvelle voie d'évolution.

Ces deux dernières conférences dont j'ai cité quelques extraits paraîtront dans les *Revues Théosophiques* de février et de mars. Elles intéresseront, sans nul doute, ceux de nos frères spirites qui sont favorables aux enseignements théosophiques et qui voient en la théosophie une amie et une alliée dans la lutte contre le matérialisme et contre l'orthodoxie aveugles. Et de même que la théosophie reconnaît la réalité des phénomènes spirites, la réalité des faits acquis par l'expérimentation, de même le spiritisme voudra s'éclairer des données d'observation obtenues par la théosophie, au moyen de méthodes différentes.

A. J. Blech, M. S. T.

LA FAMILLE HERNADEC

LES VIES SUCCESSIVES

Roman spirite (Suite).

Après une halte de plus d'une heure dans le chef-lieu du Finistère où nos deux amis dînèrent consciencieusement, ils remontèrent en wagon, en destination de Douarnenez et d'Audierne.

— Alors, c'est à Plogoff, que nous débarquons définitivement, demanda Robert.

— A Plogoff, répondit Jacques qui roulait, depuis son dîner, sa sixième cigarette.

— Trouverons-nous un gîte quelconque dans cette bourgade au nom quelque peu baroque et qui ne doit rappeler que de très loin le boulevard des Capucines ou l'avenue de l'Opéra?

— Mais parfaitement. Cette bourgade renferme environ 2.000 habitants et domine une falaise d'où tu pourras contempler des merveilles dont l'avenue de l'Opéra et le boulevard des Capucines seraient fort empêchés de te fournir l'équivalent.

De là, je rayonnerai dans les environs où j'ai encore quelques églises à étudier, et s'il ne te plaît pas de m'y accompagner, tu pourras te livrer à tes contemplations devant cette côte incomparable, la plus belle, à coup sûr, de la Pointe de Cornouailles (*Cornu Gallix*, ou corne de la Gaule).

— Parlent-ils français, les indigènes de cette corne?

— Sommairement. La plupart en sont restés à leur vieux dialecte breton; mais, s'ils ne parlent pas notre langue, ils la comprennent et les hôteliers, dans tous les cas, pourront te donner la réplique.

Et puis encore... tiens comment donc n'y ai-je pas songé plus tôt? Nous aurons à voir la famille Hernadec où je te présenterai... Famille étrange; mais prodigieusement intéressante et sympathique! Et dans quel site admirable vivent ces gens qui véritablement ne ressemblent à personne Oh! pour sûr à personne!

— En quoi diffèrent-ils donc des autres?

— En tout. Par le milieu où s'écoule leur vie et par le caractère même de cette vie dont la nature et l'intensité font tache, mais tache lumineuse, sur le fond banal et terne des existances vulgaires.

Dans un antique manoir, autrefois croulant et lézardé, mais aujourd'hui habilement et solidement restauré, sur le bord de la mer sauvage, au milieu de l'éternel rugissement des flots qu'effleurent à toute heure du jour de grands vols de mouettes, vivent quatre personnages... comment dirai-je? énigmatiques.

— Oh! oh! fit Robert, légèrement ironique, voilà un début d'exposition qui promet et m'intéresse.

— Et qui tiendra ce qu'il promet. C'est, en premier lieu Allan Hernadec, superbe vieillard de 70 ou 75 ans, veuf depuis nombre d'années, ancien marin qui, pendant plus de quarante ans, a sillonné toutes les mers du monde et dont le fils aîné, Pierre, est mort dans un naufrage, il y a huit ou dix ans, je crois.

Puis sa bru, Berthe, veuve de ce fils décédé, blonde et rêveuse créature dont les yeux bleus s'ouvrent sur le monde avec une candeur que n'ont pu désillusionner ni les tristesses, ni les mécomptes de sa vie.

Puis encore son petit-fils, Hervé, grand et beau jeune homme de 20 ans, de haute et fière mine, rêveur aussi, comme sa mère et qui... Ah! c'est ici que mon exposition va se corser, se corser à tel point que je me demande comment je vais te définir cette nature exceptionnelle, te dépeindre ce jeune homme qui, à côté de sa vie d'ardente et généreuse activité, en mène une autre... mais, tu ne devinerais jamais... tu ne comprendras sans doute pas..., en mène une autre étrange, incompréhensible, vivant enfin d'une double vie, d'une part avec ses contemporains vivants et d'autre part... avec les Invisibles!

— Tu dis? s'exclama Robert interloqué.

— Je dis les Invisibles.

— A quoi rime ce vocable; énigme, charade ou logogriphe?... Comprends pas.

— Ni moi non plus; mais tu n'es pas obligé de comprendre.

— Soit, mystère et discrétion... Mais cela ne fait que trois personnages et le quatrième que tu oublies sans doute, je le réclame, alléché par les trois premiers.

— Oh! que nenni que je ne l'oublie pas; mais je l'ai gardée pour la fin, la quatrième.

— Tiens, tiens, il est donc féminin le n° 4.

— Oui certes... et d'un féminin réussi, je te prie de le croire. Le numéro quatre s'appelle Velléda.

— Velléda! fit Robert, en sursautant sur sa banquette.

— Oh l'admirable, l'incomparable créature!... C'est la petite fille d'Allan Hernadec, la fille de Berthe et conséquemment la sœur d'Hervé.

— Velléda!... répéta Robert avec stupéfaction. Mais que vient faire ici cette druidesse d'un autre âge?

— Druidesse, tu l'as dit.

— Voyons, voyons, Jacques, mais de quel monde me parles-tu? Dois-je te prendre au sérieux? Tu sais, je me suis livré à toi sans arrière pensée, ni défiance.... Je t'ai suivi docilement jusqu'au fond d'une Bretagne inexplorée... Il ne faudrait pas abuser de tout cela, mon cher ami.

— Je n'abuse nullement et suis absolument sérieux. Je te parle d'un monde à part, c'est bien entendu; mais si tu te cabres au premier mot, si tu ne veux admettre rien d'original ou d'étrange, eh! bien, quoi, retournons alors à Batignolles, Puteaux, Nanterre ou Bougival!

— Soit, je m'incline; mais encore faudrait-il un peu s'expliquer. Ces gens dont tu me parles que sont-ils? Des visionnaires, des hallucinés, des névrosés... quoi donc encore?

— Ce sont tout simplement des spirites.

— Des spirites !... Et tu vois ces gens-là?

— Comment si je les vois? Mais tu les verras toi, aussi et ils te charmeront, comme ils m'ont charmé moi-même et Dieu sait pourtant si j'ai hésité, tergiversé, avant de m'aventurer chez eux.

— Eh! bien, pour ma part, je doute fort qu'ils me charment, parce que tu sais, je n'aime pas les déséquilibrés, moi!

— Déséquilibrés !... Eh bien je leur en souhaite aux « équilibrés » de l'être autant que ces spirites-là!

— Alors, quoi! tu es de leur secte et tu partages leurs idées?

— Oh! pour cela, non, par exemple. J'avoue ne pas les comprendre toujours, ne les comprendre même que rarement; mais quoi, je les laisse dire, je les écoute souvent avec intérêt, tout au moins avec curiosité et il est des heures, je le confesse sans honte, où voyant leur merveilleuse sérénité d'âme et la troublante profondeur de leurs convictions, je tâche de me « mettre au point » ce qui en somme est la clé de la vie.

S'il est une vertu que j'apprécie parmi toutes celles dont les moralistes nous recommandent l'usage, c'est la tolérance. Et faut-il donc qu'un prosaïque « rond de cuir » comme moi, qu'un obscur fonctionnaire, qu'un vulgaire stipendié du gouvernement, t'incite à la largeur d'esprit, au bon vouloir de s'instruire, à sortir des formules reçues, à échapper aux vulgarités traditionnelles, à s'éclairer en un mot... s'il y a lieu de le faire ici, bien entendu?

Au surplus, je suis bien tranquille. Quand tu auras entendu la belle Velleda t'expliquer ses théories avec l'éclair de ses grands yeux de diamant noir, sa voix mélodieuse et profonde qui, parfois, semble venir d'ailleurs, de je ne sais où et vous donne je ne sais quels frissons mystérieux, en un mot avec son éloquence frémissante et ses contagieuses convictions qui vous emportent au pays des rêves.., eh bien alors, mon pauvre ami, je ne donnerai pas un maravédis de tes protestations et de tes résistances.

Sais-tu bien qu'elle ferait courir bien des gens à Paris et toi, le premier, s'il lui prenait un jour fantaisie de faire une conférence à la Bodinière.

— Que prouverait tout cela, sinon que la séduction de la femme serait peut-être seule en cause dans le prestige de son éloquence.

Quoi qu'il en soit, je te le répète, reprit Robert sur un ton de légère irritation, je n'aime pas les détraqués. Sous prétexte de philosophie, de morale ou de religion, l'humanité n'a-t-elle pas assez extravagué, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à l'an de grâce où nous vivons et où sévissent encore tant de divagations inédites? Notre pauvre raison humaine est assez vacillante à l'état normal, sans qu'il soit nécessaire de la disloquer un peu plus, sciemment et volontairement. S'il nous reste encore quelques bribes de bon sens, gardons-les pour l'amour du ciel, et conservons-les religieusement.

Et puis enfin, ajoute-t-il après un silence, qu'est-ce qu'ils prêchent ces illuminés ? Quelle est leur « doctrine » ou bien plutôt leur genre de folie?

— Oh ! je n'ai nullement la prétention de répondre à tes questions médiocrement respectueuses. Les gens du château de Plogoff sont fort modestes, remarquablement discrets et ne cherchent nullement à s'imposer aux récalcitrants. Ils ne sont rien moins que prêcheurs, ces *illuminés*, comme tu les appelles, et pour sûr n'ont jamais éprouvé le désir de s'enrôler dans l'« Armée du salut ».

Je dis plus ; lors même que je saurais quelque chose, je me garderais bien de t'en rien dire. Outre que je ne suis nullement un néophyte qualifié, je ne prétends être l'interprète de personne, et je laisse au vieux Hernadec le philosophe, à son fils Hervé, le voyant et à la prestigieuse Velléda, la prêtresse moderne, le soin, sinon de te convaincre, du moins de t'exposer leurs arguments.

— Eh ! bien je les attends, leurs arguments.

— Audierne ? Audierne ! crièrent les conducteurs du train qui venait de stopper. Tout le monde descend.

— Obtempérons, fit Jacques en prenant son chapeau et descendons comme tout le monde.

Nos deux amis firent charger leurs bagages sur l'omnibus qui fait le service entre la gare et Plogoff situé à quelques kilomètres d'Audierne et se firent conduire au *Grand hôtel du goëland*, où deux grandes chambres très suffisamment confortables, les plus belles de la maison, du reste, leur furent adjugées par une plantureuse et avenante hôtesse qui, fort poliment et en assez bon français, leur avait souhaité la bienvenue.

A peine eurent-ils procédé à une sommaire installation qu'ils coururent au sommet du promontoire, et nous devons constater que le dédaigneux Robert de Valdrome, tout septique qu'il fût ou feignait d'être, s'arrêta net, surpris, ému, émerveillé.

Certes, on l'eût été pour bien moins.

Du fond ténébreux de l'abîme, car la nuit était tombée. s'élevait le grondement profond des vagues épandues qui, se poursuivant l'une l'autre allaient se déchirer aux écueils puis s'engouffrer éperdument dans les récifs de la côte de granit. Une légère brume couvrait l'incommensurable étendue ; mais les dernières lueurs du couchant incendié où s'amoncelaient tout un écroulement de nuages d'un gris bleuâtre, jetaient, au travers de leurs fissures, de longues traînées qui rougissaient la crête des vagues les plus hautes.

Quelques phares, au loin, scintillaient dans les ténèbres. Celui de l'île de

Sen, noyé dans les vapeurs opaques, semblait faire effort pour signaler aux navires le redoutable archipel qui l'entoure, et la baie entière des Trépassés drapée comme d'un flottant manteau, mugissait dans l'ombre, jetant dans l'infini de l'horizon que l'œil devinait, reculait par de là toutes limites, son éternelle lamentation que les échos du rivage se jettent l'un à l'autre et prolongent lugubrement.

Puis les voyageurs rentrèrent à l'hôtel où fatigués de leurs journée, ils s'endormirent sans tarder, bercés par le murmure de la grande mer qui parfois semble s'assoupir, mais qui jamais ne sommeille.

CHAPITRE II

Plogoff

Le lendemain, dès l'aube, nos deux touristes se trouvèrent sur pied presque en même temps. Ils avaient hâte, Robert surtout, d'aller revoir en pleine lumière et par l'admirable matinée qu'il faisait ce jour là, le spectacle magnifique qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir dans la soirée précédente.

Il était là devant eux, ce pittoresque Finistère (l'on devrait écrire *Finisterre*, fin de la terre) que pousse audacieusement en mer la fameuse pointe du Raz, ou cap Sizun, qui domine de haut toute la baie des Trépassés. Ce nom sinistre n'est hélas que trop justifié, ainsi qu'en témoigne la longue série des naufrages qu'enrégistra l'histoire de cette côte inhospitalière.

Aussi, à côté de l'histoire, abondent les sombres légendes parmi lesquelles figure au premier rang celle de la coupable ville d'Is dont les débris noyés à tout jamais transparaissent au fond des eaux, quand les tempêtes si fréquentes en ces parages laissent quelque répit aux vagues battues, flagellées presque sans relâche.

C'est du sommet de cette redoutable falaise que se découvre un spectacle à nul autre pareil. Toute la baie s'étale au loin, hérissée de brisants, tachée de roches noires qui, alternativement couvertes et découvertes par les grandes vagues glauques ourlées de franges d'argent, ressemblent à d'énormes monstres marins qui se tiendraient à l'affût de je ne sais quelles proies mystérieuses et éternellement attendues.

A quelques kilomètres au large, se groupent, sur un plateau sous-marin, d'innombrables écueils qui paraissent monter la garde autour d'une roche déchiquetée d'une soixantaine d'hectares de superficie. Nul arbre, nulle végétation sur cette terre qui semble maudite, que voilent des brumes éternelles, que rongent des flots furieux, que balaient des bourrasques dont les courants opposés tourbillonnent sans fin ni trêve sur cette mer implacablement tourmentée.

Cette roche stérile et désolée, c'est l'île de Sen, l'antique *Sena* décrite par les anciens géographes et que rendirent autrefois si célèbre les neuf prêtresses dont le collège servit de suprême refuge aux derniers adeptes de la religion druidique.

Ces prêtresses, s'il faut en croire les vieilles légendes, étaient douées de pouvoirs surnaturels. A leur gré, elles déchaînaient vents et tempêtes ; mais bonnes et charitables parfois, elles guérissaient les malades et composaient de merveilleux remèdes. Dans leurs heures d'extase, pendant leurs scènes d'incantations, elles avaient des intuitions étranges, évoquaient les âmes des trépassés, puis pendant les nuits d'orage, au milieu des éclats de la foudre et du rugissement des flots, elles prédisaient l'avenir à ceux qui avaient le courage de venir les consulter.

Plus d'incantations, aujourd'hui, dans la petite île de Sen, plus de sacrifices, plus de druidesses qui prophétisent, car les six ou sept cents habitants vivant encore, le croirait-on ? sur cette roche perdue que semblent avoir abandonnée le ciel et la terre, ne sont plus que de simples marins — hardis marins qui pêchent, sauvent les équipages en péril, quand la chose est possible, ou tout au moins recueillent les naufragés et ramassent les épaves.

Du milieu des roches éparses qui font à la côte comme un rempart de leurs arêtes contre la furie de l'Océan, se dressent, à droite, dans la baie de Douarnenez, la Pointe de la Chèvre, au-delà, la Pointe de Toulinguet, plus loin encore le Troupeau des Pierres noires, puis un vaste archipel d'îlots et de récifs que borne, au nord-ouest, tout au fond de l'horizon, la masse sombre de l'île d'Ouessant. A gauche, s'arrondit la baie superbe d'Audierne qu'encadrent harmonieusement de lointaines côtes bleuâtres et que terminent, vers le sud, à l'autre extrémité de la courbe, les roches noires de Penmarch.

Spectacle incomparable, tableau féerique, sur lequel ondulaient de flottantes vapeurs... Et le soleil, de ses flèches d'or, les trouait, les dispersait dans l'espace, jetant de vagues lueurs roses sur l'écume dont s'enguirlandaient les vagues vertes.

A ce spectacle où le regard s'égarait éperdu, s'ajoutaient les harmonies sauvages de l'abîme. Depuis les roches du rivage et les parois de la falaise contre lesquelles les vagues venaient se briser avec fracas ou rejaillir en gerbes retentissantes, jusqu'au moutonnement des flots de haute mer qui murmuraient au loin, l'on entendait, l'on devinait dans l'étendue comme le chœur farouche des vagues affolées. Voix solennelle de l'Océan qui domine tous les bruits de la terre et tous les tonnerres du ciel.

— Quelle splendeur et quelle majesté ! dit Robert à demi voix et comme se parlant à lui-même.

— Oui, répéta Jacques, splendeur et majesté, mais combien terrifiantes, quand c'est l'ouragan qui mène le concert et se fait chef d'orchestre. Car enfin, c'est le calme, calme relatif que nous avons là devant nous ; mais lorsque la tempête accourt du bout de l'horizon, lorsque la grande houle venant du large s'élance à l'assaut de la terre ferme, surgissent alors des vagues monstrueuses qui escaladent la Pointe du Raz jusqu'à une hauteur de quatre-vingts mètres, parfois. Sur la plate-forme du cap, ruissellent des torrents d'écume saline. Tout le promontoire comme pris de terreur semble prêt à s'écrouler dans le gouffre. L'on dirait d'un navire qui tangue et l'on sent la terre frémir sous les pieds, lorsque les rugissements de la mer lointaine sont comme scandés par les coups de tonnerre souterrains provenant de la brusque irruption des vagues qui s'engouffrent sous les roches profondes.

C'est que rien n'arrête la formidable poussée. Le Finistère a devant lui toute une armée qui l'assiège et l'assaille. Sans obstacle et sans frein, les lourdes lames se précipitent contre cette terre d'avant-garde qui tressaille, mais défend quand même le rivage et le continent.

— Et à qui restera la victoire, demanda Robert, dans cette lutte qui dure... depuis combien de milliers de siècles ?

— Eh bien, en définitive et malgré les apparences contraires, répondit Jacques, c'est à la terre qu'elle restera. Certes l'attaque est effroyable et elles l'attestent éloquemment, ces îles innombrables autrefois attachées au continent et qui en ont été violemment séparées par les eaux dévastatrices. C'est lentement qu'elles agissent ; mais c'est sans relâche qu'elles sapent, rongent et minent. Dans leur patiente et inlassable furie, elles percent des puits, ouvrent d'immenses arcades sous lesquelles elles s'élancent avec des hurlements de triomphe. Elles creusent ces cavernes au fond desquelles retentissent leurs coups de bélier semblables à des détonations d'artillerie, ces *Trous du diable*, comme les appellent les marins et que l'on rencontre en tant de lieux, à Dinan, dans la presqu'île de Crozon, dans l'*Enfer de Plogoff*, particulièrement, où l'on voit des granits fendus, des roches émiettées, d'énormes blocs surplombants ou disloqués.

Mais, malgré tout, ces dévastations sont des faits isolés dans l'histoire géologique. C'est avec lenteur et par un déploiement de forces passives que la terre se défend. Il se fait, dans l'assiette des continents de longs, de séculaires mouvements de bascule. Si les côtes occidentales de la France s'enfoncent insensiblement sous les eaux de l'Atlantique, celles de la Scandinavie, en revanche, émergent progressivement de l'Océan glacial.

Il est un autre genre de conquêtes par lesquelles se caractérisent les victoires de la terre ferme, ce sont les ensablements, les apports des grands

fleuves qui déversent annuellement des millions et des millions de mètres cubes dans le lit des mers qui reculent et n'ont cessé de reculer depuis les époques de formations géologiques. Le Mississipi finira par combler le golfe du Mexique. Le fleuve des Amazones reculera les côtes orientales de l'Amérique du Sud. Le Rhône qui, en passant, comblera le lac de Genève, poussera ses atterrissements jusqu'à l'Algérie, tandis qu'en même temps et d'autre part, le Nil prolongera les siens jusqu'aux côtes méridionales de l'Asie Mineure. Enfin, c'est par de continuelles infiltrations dans les roches profondes que la mer lentement absorbée reculera, reculera toujours devant la terre victorieuse.

Mais, ajouta Jacques en souriant, comme il faudra que s'écoule jusque là un nombre indéterminé de millions d'années, nous n'avons pas à nous en occuper présentement, et nous pouvons continuer à contempler les terribles sévices de cette mer sauvage contre notre valeureux Finistère qui résiste héroïquement. J'avoue, pour ma part, que le spectacle de cet océan grandiose m'enivre et m'exalte de la façon la plus étrange. Pendant les grandes tempêtes auxquelles j'ai assisté, en m'accrochant là dans les anfractuosités de ces roches qui nous entourent, j'arrivais parfois à un tel degré d'enthousiasme et de terreur sacrée, que je me reculais lentement des bords de l'abîme, pour n'y être pas précipité par le vertige de mon propre délire.

Après une heure ou deux de contemplation, Jacques et Robert quittèrent la falaise et sans commentaires, sans réflexions inutiles, ils rentrèrent chez eux, après avoir fait un assez long circuit parmi les roches pittoresques du promontoire.

Quelques jours se passèrent en excursions variées. Jacques et son ami dont l'état d'esprit s'était quelque peu modifié, depuis son arrivée à Plogoff, visitèrent successivement les villes les plus voisines : Esquibien, Plouhinec, Goulien, Pont-Croix, Sizun, dans les environs desquelles abondent les monuments mégalithiques, menhirs, dolmens, allées couvertes ; puis plus loin la curieuse église de Pleyben, où notre architecte ravi put admirer le curieux mélange du style gothique et de celui de la renaissance, sa haute tour carrée à clochetons ajourés et son dôme élégant avec lanterne octogonale, sans oublier son beau calvaire.

Dans les jours suivants, furent visités la belle église de Folgoët, avec son portique, son jubé superbe, ses statues du XV^e^ siècle et sa fontaine historique qui jaillit sous le maître-autel ; le cloître de Daoulas, le plus admirable édifice roman du Finistère ; le merveilleux calvaire de Plougastel Daoulas avec son arc de triomphe et sa plateforme où sont groupés près de deux cents personnages dont le ciseau du vieil artiste du XVII^e^ siècle a su faire vivre la pierre sculptée, fouillée avec une maîtrise incomparable.

Quoi encore? Sizun avec son beau clocher que termine une flèche élancée ; Guimiliau qu'illustre son église et particulièrement son admirable calvaire, véritable monument dont les panneaux sont littéralement couverts de superbes sculptures.

Citons encore, pour en finir, car il faut se borner, Saint Pol de Léon, sur les confins du département qui possède deux monuments magnifiques : une antique cathédrale aux tours gracieuses et Notre-Dame du Kreizker, construite dans le style élégant du XIV^e^ et du XV^e^ siècle et dont le clocher célèbre dans la France entière, reposant sur quatre piliers intérieurs, élance jusqu'à une hauteur de soixante-dix-sept mètres ses clochetons et sa flèche hardie.

Et combien d'autres églises superbes pourrions-nous ajouter à notre rapide nomenclature. Car elles abondent en Bretagne et c'est toujours d'un réseau de fines dentelles de pierre que se drapent les monuments qui, dès le XII^e^ et le XIII^e^ siècle, vinrent décorer la vieille terre celtique.

Aussi de combien de notes, de croquis et de photographies, notre ami Jacques bourra-t-il sa serviette de maroquin gaufré, tandis que Robert, dans le délicieux *farniente* du touriste amateur, se contentait d'inscrire dans sa mémoire, comme dans un invisible calepin, tous les souvenirs dont l'enrichissaient tant d'excursions pittoresques. Et, c'est alors qu'il se perdait en de longues rêveries qui autour de lui voltigeaient, puis s'évanouissaient comme les volutes bleuâtres qui s'échappaient de son cigare.

C'est devant les monuments mégalithiques qu'ils s'arrêtaient le plus volontiers. Alors que les deux amis erraient au clair de lune et que soudain se dressait devant eux tel de ces gigantesques menhirs comme celui de Goulien, par exemple, haut de six ou huit mètres, ou bien encore que s'étalaient dans les ajoncs et la bruyère les débris de cet autre colosse appelé le *Grand Menhir* qui, dans les environs de Locmariaker, se dressait autrefois jusqu'à la hauteur de plus de vingt mètres, Robert tombait en arrêt et lachait la bride à son imagination vagabonde.

— Eh bien, oui, mon cher ami, disait-il, n'en déplaise à tes goûts d'architecte savant, diplômé et bien noté au ministère, en dépit de tes théories sur l'art et ses merveilles que j'apprécie du reste, j'aime encore mieux ces vieilles pierres grises sous leur vêtement de lichen. Je cherche à comprendre ce que nous disent en leur muet langage ces monuments symboliques d'une antiquité qui recule, recule... jusqu'où remonte-t-elle en somme? Que furent ces races qui, dans l'opaque obscurité des âges, vécurent au milieu de ces forêts de pierres qu'ils ont amoncelées ou dressées et au prix de quels efforts incompréhensibles.

Lorsque avec les données de ton archéologie, tu m'indiques l'âge exacte

de telle église qu'enfanta le XIIIe ou le XIIe siècle, tout près de nous relativement et dont je peux contrôler la nature et la signification, je suis moins ému que devant le mystère de cette primitive « architecture » que créèrent nos sauvages ancêtres, et quels ancêtres ?... Sortes de primates, sans doute, tous barbouillés encore de la fange de leurs marécages, tous rugueux de leur gangue animale.

De quels cultes grossiers, de quelles sanglantes scènes d'anthropophagie, furent témoins ces vieilles pierres qui dans l'ombre semblent nous regarder avec cette sorte d'ironie que l'on retrouve sur la face des sphinx d'Egypte — autres témoins des mêmes peuplades, c'est-à-dire de nos mêmes ancêtres.— —Mais je comprends ça, répondit Jacques. L'architecte qui sommeille en moi n'a pas obstrué mon entendement au point de m'empêcher de rien voir au delà de mes fonctions officielles. Moi aussi, je me penche sur ce passé ténébreux et je vois s'y agiter des troupeaux de problématiques créatures qui, sur le seuil de l'humanité, trébuchent entre l'animal mal éteint et la race nouvelle appelée à évoluer, à se perfectionner, pour aboutir au type moderne que nous réalisons... avec plus ou moins de bonheur.

— Oui ! plus ou moins ! fit Robert avec amertume. Je me demande dans quelle mesure nous le réalisons ce rêve d'avenir dont nos sauvages devanciers durent avoir quelquefois, peut-être, l'obscur pressentiment.

Passe encore pour un Jacques Gautier qui étudie les styles et les combine pour en faire jaillir de nouvelles œuvres d'art et qui va rédiger sur la matière un mémoire fortement documenté... Mais un Robert de Valdrome, membre du Jockey-Club qui s'ennuie et ennuie sans doute les autres et qui à tous égards est parfaitement inutile à ses contemporains... je ne vois pas trop en quoi il représente le type, j'entends le type élevé de l'homme moderne, alors que toujours rasé de frais, habillé à la mode de demain et faisant blanchir son linge à Londres, il n'a même plus, comme nos aïeux crasseux et velus, la consolation d'être le précurseur d'une descendance supérieure.

— Allons, bon ! voilà que recommencent tes litanies en fa mineur ! s'écria Jacques dans un éclat de son large rire sonore. En voilà un qui n'a vraiment plus d'illusions !

— Ah, non, par exemple, reprit Robert et lui ne riait pas. Ni dans le cerveau, ni dans le cœur. Je me rends le sincère témoignage que moi et mes pareils sommes de parfaits dégénérés et que mieux vaut encore être le prototype d'une race prédestinée, pour aussi imparfait et grotesque qu'il soit, que le dernier produit d'une évolution irréparablement parachevée.

Le monde est vieux, mon pauvre Jacques, et nous sommes encore plus vieux que le monde, enlizés que nous sommes dans notre égoïste et incurable incapacité.

— Eh bon Dieu ! mon pauvre ami, mais Schopenhauer lui-même, le funèbre patron des blasés et des décadents était d'une gaîté folâtre à côté d'un désabusé de ton espèce ! Sur quel chardon vénéneux, sur quelle vipère enragée, as-tu donc marché pour exhaler d'aussi lugubres lamentations ? Ce n'est plus de la tristesse, ce n'est plus du découragement, c'est de la quintessence. de pessimisme que distille ton cœur ulcéré, plus que cela, malade.

Puis, après un silence: « Sais-tu quelle idée vient de poindre dans ma cervelle ?... Je vais essayer de te médicamenter.

— Me médicamenter ?... Je voudrais bien savoir, par exemple, quel traitement tu comptes employer. C'est-il par l'allopathie, par l'homœpathie, par le fer ou le feu que tu espères...

— Je n'en sais rien encore. Je n'ai pas de parti pris, pas de système préconçu. Ce n'est pas moi qui vais te traiter. C'est à d'autres mains que les miennes que je vais confier ton « cas » ; car c'est un véritable cas que la crise dont tu souffres, cas morbide et exceptionnel auquel doivent être appropriés des remèdes spéciaux. Les microbes les plus délétères t'ont choisi, à coup sûr, pour exercer en toi leur néfaste industrie et je crois que toutes les Facultés du monde se déclareraient incompétentes devant un sujet aussi réfractaire. Je ne vois plus qu'une chose à faire... c'est de te présenter à mes amis Hernadec.

— Encore ?... Mais positivement, ils te hantent ces hallucinés !

— Aux grands maux, les grands remèdes.

— Eh bien, s'ils me guérissent ceux-là, je m'engage à aller brûler un cierge sur l'autel de la première chapelle que je rencontrerai sur mon chemin.

— Alors, tu ne ferais peut-être pas mal d'aller l'acheter, ton cierge.

(*à suivre*). ED. GRIMARD.

NÈCROLOGIE

M. Jean-Baptiste Chevallier, ancien chef de groupe, à Lyon, depuis les premiers temps du spiritisme dans cette ville, fut avec le brave père Deprêle (comme on se plaisait à l'appeler), le continuateur de l'œuvre, après la dispersion des rédacteurs du journal *La Vérité*.

J.-B. Chevallier était la droiture et la bonté même ; il dirigeait son groupe avec un rare bon sens et beaucoup d'autorité et faisait le bien sans ostentation. Que d'âmes souffrantes et éprouvées, réconfortées par cet ami de la cause, lui doivent une profonde reconnaissance.

Souvenir affectueux à cet ancien correspondant, à ce vieil ami. Nous partageons la peine de toute sa famille. L'enterrement a été civil et de nombreux spirites ont rendu hommage à ce vaillant esprit.

Nous avons appris aussi le décès de *M. Pierre-Joseph Parriaud*, vieil abonné de la *Revue spirite*, mort à Lyon, le 26 décembre 1899, à l'âge de 78 ans ; il a suivi dans l'au-delà son vieux compagnon et frère Chevallier, huit jours après sa désincarnation.

A ce fidèle serviteur de nos doctrines, à cet honnête homme, donnons notre meilleure pensée. Sa famille a voulu un enterrement civil ; ce fut le vœu de P.-J. Parriand.

DEUXIÈME ENTRETIEN

(Voir *Revue*, janvier 1900).

D. — Qu'est-ce que la *prière*?

R. — La prière n'est point cette formule banale que la routine met sur vos lèvres. C'est le souffle de l'esprit devenu conscient de sa propre vie. C'est le cri de l'Incarné montant dans l'Invisible pour attirer à lui le fluide éthéré qui est la nourriture de son âme comme le pain matériel est celle de son corps.

D. — Qu'est-ce donc que le fluide éthéré ?

R. — C'est le rayonnement du foyer divin de l'Infini, venant alimenter et vivifier les innombrables petits foyers que sont nos âmes travaillant sur les mondes à l'animation et à la transformation de l'inerte matière.

D. — Par quelle voie nous arrive ce rayonnement?

R. — Par des courants magnétiques qui, allant du pôle positif qu'est l'Infini au pôle négatif qu'est l'Espace, enregistrent et transmettent les puissantes vibrations de l'un et les faibles appels de l'autre.

D. — Nos prières peuvent-elles avoir accès dans l'Infini?

R. — Les aspirations de nos âmes-enfants ne peuvent encore arriver jusqu'à ce brûlant foyer de *lumière* et d'*amour*.

D. — Qui donc répond à nos appels ?

R. — Ce sont nos frères aînés qui gravitent sur les plans supérieurs de l'Espace d'où nous recevons leur fraternelle assistance.

D. — Par quel moyen nous secourent-ils ?

R. — Par le moyen de courants secondaires qui relient entre eux tous les plans de l'Espace.

D. — Qu'est-ce qui nous fait communiquer avec l'*Invisible* ?

R. — Ce sont les émanations fluidiques produites en vous par le jeu des passions ou le travail de la pensée. Ces fluides, actionnés par les forces d'attraction et d'affinité, se mélangent aux fluides similaires de l'Espace et, réfractés ou réfléchis, se polarisent, créant ainsi autour de vous des courants fluidiques constamment en activité.

D. — Que produisent ces courants ?

R. — Ils établissent entre l'Invisible et vous un échange perpétuel de fluides plus ou moins clairs ou opaques selon le degré de pureté de la cause qui les a produits.

D. — Que font les fluides opaques ?

R. — Ils créent les courants néfastes à qui sont dus les douleurs du plan terrestre et les troubles du plan astral.

D. — Que devons-nous faire pour détruire ces courants mauvais ?

R. — Il faut vous efforcer d'assainir vos pensées en acquérant des notions plus justes de la vérité. Il faut également vous appliquer à épurer vos passions, afin de remplacer les fluides lourds qui produisent l'ignorance et la haine par les fluides purs et lumineux du *savoir* et de l'*amour* !

Ces aperçus, amis, sont un nouvel aliment présenté à nos esprits par les frères aînés chargés de nous distribuer le pain de vie. De même qu'une nourriture plus substantielle est donnée à l'enfant qui court et s'agite qu'à celui dont la vie s'ébauche sur le sein de sa mère ; de même aussi une plus grande dose de *lumière* est-elle départie à l'âme devenue consciente de sa propre vie qu'à celle qui végète encore inconsciente, dans les langes grossiers de la matière.

Pour terminer cet entretien, nous vous dirons que les perspectives de cette vie de l'âme ne comportent ni les courtes joies ni les durs labeurs de la vie matérielle, mais bien les ineffables surprises et les bonheurs sans fin de l'*Immortalité*.

(*A suivre*). *Trois dualités de l'espace.*

CONFÉRENCES DE LÉON DENIS

M. Léon Denis, l'écrivain spiritualiste bien connu, vient de donner à Marseille, les 24 et 27 décembre, deux brillantes conférences très goûtées. Il a traité dans la première le rôle du spiritisme dans le monde, dans la seconde le spiritisme et l'idée de Dieu. Sa parole vibrante et chaude a laissé dans l'esprit de tous ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre, une impression durable et profonde. Il est à souhaiter que notre cité ait le bonheur de le posséder à nouveau l'an prochain.

ELISÉE BERTON.

Le Petit Marseillais du 18 décembre 1899.

Conférences sur le spiritisme. — M. Léon Denis, l'auteur apprécié de divers ouvrages spiritualistes, cédant aux sollicitations qui lui ont été adressées, donnera deux conférences sur le spiritisme, les 22 et 27 du courant, dans la salle de l'Etoile de Provence, rue du Chêne (entrée par la rue des Minimes). La première de ces conférences a pour sujet : « Le spiritisme et son rôle dans le monde » ; la deuxième : « Le spiritisme et l'idée de Dieu ». Ceux qui eurent la bonne fortune, l'année dernière, d'entendre l'éminent propagateur de l'idée spiritualiste voudront écouter de nouveau sa parole inspirée, claire et persuasive. On pourra se procurer des cartes d'entrée gratuites chez M. Nadar, l'aimable photographe, dont la complaisance ne se lasse jamais.

A Marseille, les socialistes ont voulu entendre M. Léon Denis ; de là, discussion intéressante et au dire des auditeurs, le conférencier spirite s'en serait tiré à son honneur, en soutenant sa thèse avec vigueur et éloquence, en s'appuyant sur la raison.

Le Petit Marseillais.

M. Léon Denis vient de donner dans notre ville deux conférences sur le spiritisme et l'idée de Dieu, conférences contradictoires qui ont mis en présence des talents de valeurs indiscutables. M. Léon Denis se rend dans d'autres grandes villes pour continuer la tournée de conférences qu'il a entreprises.

Le Soleil du midi.

Des conférences relatives au spiritisme ont été faites par M. Léon Denis. Elles ont eu un grand succès car le conférencier apporte dans son sujet une grande érudition et une éloquence persuasive. M. Léon Denis vient de quitter Marseille pour continuer dans d'autres grandes villes sa tournée de conférences.

Rapport sur le spiritualisme, par le comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. In-8°, 5 francs (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques).

Le 26 janvier 1860, la Société dialectique de Londres constitua un comité, *pour étudier les phénomènes présentés comme manifestations spiritualistes* et faire appel à ceux qui s'intéressaient aux questions psychiques. Ses membres, répartis en plusieurs sous-comités, firent des expériences personnelles, en dehors des médiums étrangers à la société; dans ses séances plénières le comité dépouillait la correspondance et recueillait les témoignages oraux de qui avait vu ou expérimenté; cette enquête dura dix-huit mois, fut réunie en un volume et publiée sous la responsabilité du comité. Nous en donnons la traduction.

Les expériences les plus rigoureuses, les attestations d'observateurs indépendants, dont quelques-uns sont célèbres, ont mis hors de doute la réalité d'un nombre considérable de faits tels que : déplacements, *même sans contact*, d'objets de toute nature; bruits variés; exécution de morceaux de musique sans agents visibles; lévitation de plusieurs personnes; épreuve du feu; apports d'objets les plus divers; réponses par coups ou écriture; écriture directe ou dessins et aquarelles sans agent visible; apparition de fantômes à tous les degrés de formation; seconde vue et prophéties; communication de faits totalement inconnus de tous les assistants, etc.

Une telle masse de faits, attestés par des témoins si dignes de foi, n'a pas entraîné la conviction de tous. Les préjugés enracinés dans l'esprit depuis de longs siècles sont tenaces.

En France, ces documents étaient presque totalement inconnus, à peine si quelques ouvrages spéciaux ont reproduit les conclusions générales du comité. M. le Dr Dusart a fait une œuvre utile en portant à la connaissance des lecteurs avec les conclusions du rapport, le détail des faits observés et les noms de ceux qui les ont attestés, qui leur donnent ainsi une valeur toute particulière.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPEDIQUE

UNIVERSEL ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIXe siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre.

Les six premiers volumes du *Dictionnaire Encyclopédique Universel* sont en vente. Ils renferment les lettres A-B-C-D-E-F-G-H-I-J-K-L-M-N.

Le *Dictionnaire Encyclopédique Universel* formera environ 800 livraisons. Il paraît deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture) chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet reçu *franco* à l'apparition de chaque série, en adressant de suite 5 francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre à l'éditeur E. Flammrrion, 26, rue Racine.

D'autres modes de souscription sont indiqués dans la première série, qui est adressée *franco* contre l'envoi de 50 centimes en timbres-poste.

Prix : chaque volume broché, 12 fr., *franco*.

Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.